

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

ESSAI DE 3^E CYCLE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE
(PROFIL INTERVENTION)

PAR
MANON ST-ARNAUD

EXPÉRIENCES TRAUMATISANTES DANS L'ENFANCE, ATTACHEMENT ET
DÉPENDANCE ÉMOTIONNELLE CHEZ LES FEMMES VICTIMES DE
VIOLENCE CONJUGALE

DÉCEMBRE 2017

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

Cet essai de 3^e cycle a été dirigé par :

Yvan Lussier, Ph.D., directeur de recherche

Université du Québec à Trois-Rivières

Jury d'évaluation de l'essai :

Yvan Lussier, Ph.D.

Université du Québec à Trois-Rivières

Julie Lefebvre, Ph.D.

Université du Québec à Trois-Rivières

Myriam Dubé, Ph.D.

Université du Québec à Montréal

Sommaire

La présente étude examine le vécu des femmes victimes de violence conjugale. Les participantes à cette étude sont 51 femmes hébergées dans des maisons pour femmes victimes de violence conjugale. Elles ont été évaluées au niveau de leur dépendance émotionnelle, de leurs représentations d'attachement, de la présence d'expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence et des comportements de violence conjugale vécue. Les résultats font ressortir des caractéristiques communes chez une grande majorité de femmes, notamment en ce qui a trait à leur style d'attachement empreint d'insécurité. De plus, environ la moitié de ces femmes ont vécu des expériences traumatisantes en lien avec l'abus ou la violence dans leur enfance ou leur adolescence. Par ailleurs, les femmes en maison d'hébergement rapportent un grand nombre de comportements de violence, qui correspond à une moyenne de 177 comportements de violence conjugale subis durant la dernière année. Il y a une grande homogénéité chez les participantes de cette étude, faisant en sorte qu'elles ne diffèrent pas sur la violence conjugale vécue au cours de la dernière année en fonction de leur style d'attachement, des expériences traumatisantes subies en enfance ou adolescence et du niveau de dépendance émotionnelle. Les résultats de l'étude sont discutés en fonction de la spécificité de la clientèle qui bénéficie des services des maisons d'hébergement pour femmes.

Table des matières

Sommaire	iii
Liste des tableaux	vii
Remerciements	viii
Introduction	1
Contexte théorique	4
Violence conjugale	5
Définition de la violence conjugale	6
Prévalence du phénomène de la violence conjugale	9
Formes et fonctions de la violence	15
Conséquences de la violence conjugale	19
Modèles d'explications de la violence conjugale	22
Approches structurelles ou politiques	22
Approches sociologiques	25
Approches pathologiques	26
L'attachement	30
Théorie de l'attachement	30
Styles d'attachement	32
Attachement et violence conjugale	34
Les expériences traumatisantes dans l'enfance ou dans l'adolescence	36
Notion de trauma	37
La notion de répétition traumatique	38

Recherches sur les expériences traumatisantes dans l'enfance, la violence conjugale et l'attachement	40
La dépendance émotionnelle.....	43
Notion de dépendance affective	44
Dépendance affective, violence conjugale et attachement	47
Hypothèses de recherche.....	48
Méthode.....	51
Participant.es	52
Déroulement.....	54
Instruments de mesure	56
Questionnaire sociodémographique et questionnaire sur les abus sexuels et événements de violence survenus pendant l'enfance ou l'adolescence	56
Le questionnaire sur la résolution des conflits conjugaux	57
Le questionnaire sur les expériences amoureuses.....	59
Le questionnaire sur la dépendance émotionnelle	61
Résultats	63
Caractéristiques des femmes victimes de violence conjugale	64
Histoire de violence conjugale.....	64
Expériences d'agressions sexuelles et de violence dans l'enfance ou l'adolescence.....	65
Comportements de violence conjugale	66
Styles d'attachement	72
Dépendance émotionnelle.....	73
Vérification des hypothèses de recherche.....	73

Discussion	78
Retour sur les analyses descriptives.....	79
Résultats relatifs aux hypothèses de recherche	81
Forces et limites de l'étude	90
Recommandations futures.....	94
Conclusion	97
Références	100
Appendice. Instruments de mesure	112

Liste des tableaux

Tableau

- 1 Les styles d'attachement, selon le modèle de soi et des autres proposé par Bartholomew et Horowitz (1991)34
- 2 Nombre de comportements de violence conjugale subis par les femmes68
- 3 Nombre de comportements de violence conjugale perpétrés par les femmes.....71

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, Yvan Lussier, Ph.D., qui m'a accompagné tout au long du projet de recherche et de ma démarche de rédaction, en me fournissant une aide et une expertise précieuse pour la réalisation de ce travail.

Je désire également exprimer ma grande reconnaissance aux femmes hébergées pour violence conjugale, qui m'ont partagé leurs expériences et qui ont accepté de participer à cette recherche en répondant aux questionnaires, de même qu'aux directrices et intervenantes des maisons d'hébergement qui ont contribué à la réalisation de ce projet de recherche.

Par ailleurs, je remercie les professeurs qui ont contribué à mes apprentissages lors de mon cheminement académique universitaire, par leurs enseignements dont j'ai eu la chance de bénéficier tout au long de mon parcours.

Finalement, je tiens aussi à exprimer ma gratitude à tous les amis et membres de ma famille qui ont été présents pour moi d'une façon ou d'une autre, de près ou de loin, pour m'encourager dans la poursuite de mon projet d'études et de rédaction de l'essai. Leur soutien fait partie des éléments importants contribuant à cette réalisation.

Introduction

La violence conjugale à l'égard des femmes est un phénomène répandu qui préoccupe à la fois les intervenants et les chercheurs, étant donné les répercussions importantes qui en découlent sur les plans personnel, conjugal et familial. Les études démontrent que le fait d'avoir vécu de la violence conjugale a plusieurs effets notamment sur la santé mentale des femmes (p. ex., Johnson & Zlotnick, 2009; Rinfret-Raynor & Cantin, 1994; Ulloa & Hammett, 2016). Face à ce problème majeur dans notre société, plus d'informations sont nécessaires afin de comprendre les causes et conséquences de ce phénomène, notamment en ce qui concerne les facteurs qui incitent une femme à retourner dans une relation de violence, même après avoir quitté temporairement un conjoint violent et avoir séjourné en maison d'hébergement (Gordon, Burton, & Porter, 2004). Plusieurs femmes indiquent revivre une situation de violence après avoir reçu des services d'aide à ce sujet (Tan, Basta, Sullivan, & Davidson, 1995). Il apparaît donc important de se soucier davantage des caractéristiques et du vécu de ces femmes, pour mieux les aider. Dans la présente étude, différents facteurs, tels que l'attachement, les événements traumatisants d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence et la dépendance émotionnelle sont analysés afin de mieux circonscrire ce phénomène. Ainsi, les résultats de cette étude contribueront au développement d'interventions mieux adaptées aux besoins spécifiques reliés au vécu des femmes vivant de la violence conjugale.

Ce travail présente tout d'abord un contexte théorique divisé en cinq sections qui aborde la violence conjugale ainsi que les autres variables retenues pour les fins de l'étude (attachement, expériences traumatisantes dans l'enfance ou dans l'adolescence et dépendance émotionnelle). Par la suite, la méthode utilisée dans cette recherche réalisée auprès des femmes victimes de violence conjugale en maison d'hébergement est décrite, suivie de la présentation des résultats des analyses statistiques visant à vérifier les hypothèses de recherche. Ces résultats sont ensuite discutés à la lumière des connaissances actuelles. Finalement, une conclusion vient résumer les principaux éléments à retenir de ce travail.

Contexte théorique

Cette section vise à présenter les principaux écrits théoriques et empiriques traitant des concepts retenus dans la présente étude. Ainsi, la violence conjugale, l'attachement, les expériences traumatisantes dans l'enfance ou dans l'adolescence et la dépendance émotionnelle seront les variables abordées et mises successivement en relation. Finalement, les hypothèses de recherche formulées dans cette étude seront exposées.

Violence conjugale

Le concept de violence conjugale sera décrit en tenant compte des différentes perspectives dans la compréhension de la problématique. Ainsi, la définition des tenants de l'approche féministe sera présentée indépendamment de la perspective familiale du problème. La conception de Johnson (1995) sera ensuite présentée, celle-ci permettant la distinction entre deux principaux types de violence : une violence de type courante ou situationnelle, que l'on peut retrouver dans des conflits conjugaux, et une dynamique de violence conjugale instaurée dans le but de domination et de contrôle d'un partenaire sur l'autre. Ces types de violence s'ajoutent à la résistance violente et la violence mutuelle de contrôle (Johnson & Ferraro, 2000) qui seront aussi présentées brièvement.

Diverses formes et fonctions de la violence seront aussi décrites, pour permettre une meilleure compréhension. La notion de l'escalade sera ensuite expliquée, puis l'incidence du phénomène de la violence conjugale sera présentée. Les divers modèles d'explications

théoriques de la violence conjugale seront par la suite abordés en présentant les approches structurelles ou politiques comme l'approche féministe, ainsi que les approches sociologiques et pathologiques.

Définition de la violence conjugale

Il existe différentes définitions de la violence conjugale, chacune reflétant une façon particulière de comprendre le problème. La violence conjugale a été reconnue comme un problème de société dans les années 1970 grâce à l'apport des groupes de femmes et c'est en 1986 qu'elle fut judiciarisée (Gouvernement du Québec, 1995). En 1993, l'Organisation des Nations Unies (ONU) a proposé la définition suivante de la violence conjugale, lors de leur assemblée générale :

La violence faite aux femmes désigne tout acte de violence fondé sur l'appartenance au sexe féminin, causant ou susceptible de causer aux femmes des dommages ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, et comprenant la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privée. (p. 3)

Cette définition concorde avec la conception féministe du problème, percevant la violence conjugale comme une manifestation du contrôle, du pouvoir et de la domination des hommes sur les femmes (Carbonneau, 2005; Laughrea, Bélanger, & Wright, 1996). Cette violence est ainsi vue comme un acte de domination visant la subordination d'une personne (Jaspard, 2009; Lindhal & Malik, 1999).

De leur côté, les tenants de la perspective de la « violence familiale » perçoivent plutôt la violence conjugale comme étant l'aggravation de conflits se manifestant par les deux

conjointes de façon mutuelle et réciproque (Dutton, Hamel, & Aaronson, 2010; Lapierre et al., 2015; Straus, 2011). Ainsi, la violence entre conjoints peut donc être conceptualisée comme un événement ou une dynamique dysfonctionnelle reliée à la sphère relationnelle (O'Leary & Cano, 2001). Cette perception prend appui sur les résultats d'études populationnelles et non d'études auprès d'échantillons cliniques qui elles, tiennent compte de la réalité des femmes hébergées dans les services d'aide, tel que le mentionne Lapierre et al. (2015). Ces auteurs décrivent aussi l'existence d'une autre perspective, « masculiniste », qui aurait eu des impacts considérables au courant des dernières années sur les plans sociaux et politiques. Selon eux, cette montée en popularité de l'antiféminisme aurait contribué à l'intérêt grandissant chez les chercheurs de mettre en avant-plan les statistiques démontrant que les femmes aussi peuvent se montrer violentes.

Même s'il existe des femmes violentes, leur violence serait moindre en nombre de comportements, en durée et en gravité, selon Carbonneau (2005). Cette auteure souligne aussi un intérêt idéologique social envers la violence perpétrée par les femmes, visant, selon elle, à discréditer les avancées sociopolitiques et éducatives des femmes. Elle explique que les tenants de cette approche masculiniste prônent avant tout les droits des hommes et des pères. Ils s'opposent à la compréhension féministe du problème de la violence conjugale. Les partisans de cette approche utiliseraient les résultats des études populationnelles pour discréditer les revendications des femmes, ce qui n'est cependant pas le cas de ceux qui adoptent la perspective de la violence familiale en général. Jaspard (2009) décrit aussi des résistances sous forme de protestation masculine prônant

la reconnaissance des violences envers les hommes. Celles-ci contribueraient au déclin des théories féministes dans la société occidentale.

Pour sa part, Johnson (1995) a tenté de résoudre en partie les divergences entre les perspectives et les interprétations des données concernant la violence conjugale du point de vue féministe et ceux s'appuyant sur une perspective de conflit familial. L'auteur ne croit pas que la violence dans une vie de couple soit toujours une question de contrôle. Il présente quatre types de violence conjugale : la violence de couple courante (*common couple violence*), le terrorisme intime (*intimate terrorism*), la résistance violente (*violent resistance*), celle-ci se rapportant aux comportements d'autodéfense, et la violence mutuelle de contrôle (*mutual violent control*). Cette dernière catégorie correspond à une violence bidirectionnelle utilisée par les deux partenaires dans un but de contrôle sur l'autre. Pour construire ces catégories, Johnson et Ferraro (2000) précisent qu'ils ne se sont pas basés sur un seul incident de violence, mais sur un mode relationnel de fonctionnement répétitif (*patterns*) dans les agissements de contrôle présents à plusieurs moments de la relation, de même que les motivations sous-jacentes à ces comportements. Ainsi, les auteurs soulignent une distinction importante entre les deux types de violence les plus fréquemment étudiés dans les recherches soit : la violence commune courante ou situationnelle, et la violence de type « terrorisme patriarcal » (Johnson, 2006; Nicolson, 2010). La violence commune fait référence à un mode de fonctionnement conjugal relativement agressif correspondant à des situations de conflits (Jaspard, 2009), tandis que la violence de type terrorisme patriarcal rejoint la vision féministe du problème, celle-ci

impliquant les formes les plus sévères de violence et se produisant dans une dynamique de domination, d'intimidation et de contrôle. Selon Johnson, la violence situationnelle pourrait être traitée en consultation de couple, tandis que l'intervention dans les cas de terrorisme intime doit être plutôt centrée sur la sécurité et la protection de la femme ainsi que l'aide à quitter le conjoint violent. C'est une telle aide qui est d'ailleurs offerte dans les maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale au Québec, étant donné la gravité du vécu des femmes faisant appel à ces services d'aide. La présente étude vise à mettre en lumière le vécu d'un échantillon de femmes demandant de l'aide dans ces maisons d'hébergement.

Prévalence du phénomène de la violence conjugale

Les statistiques du ministère de la Sécurité publique du Québec de 2006 indiquent près de 18 000 crimes contre la personne signalés à la police commis dans un contexte conjugal. Cette même année, vingt personnes ont été victimes d'homicides dans un contexte de violence conjugale, ce qui démontre l'importance de cette problématique sociale. La majorité, soit 84 % des personnes victimes de crimes commis dans un contexte conjugal, sont des femmes (Ministères de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du gouvernement du Québec, 2008). En 2011, ce serait 19 373 infractions contre la personne commises dans un contexte conjugal qui ont été enregistrées par les corps policiers au Québec. Dans 80,8 % des cas, les victimes étaient des femmes. Ce chiffre représente le quart de toutes les infractions commises contre la personne (Ministère de la Sécurité publique, 2012). La plupart des homicides

intrafamiliaux sont aussi commis par des hommes. Léveillé, Marleau et Lefebvre (2010) ont répertorié qu'au Québec, les hommes représentent environ 90 % des agresseurs qui tuent leur partenaire, ce qui correspond donc à la très grande majorité des homicides conjugaux.

Au Canada, selon les données policières de 2013, il y a eu plus de 90 300 victimes de violence entre partenaires intimes, ce qui représentait plus du quart des victimes de crimes violents déclarés par la police (Statistique Canada, 2015). De 2009 à 2013, les taux des diverses formes de voies de fait en contexte de relation conjugale déclarés à la police ont diminué de 17 %. Pour ce qui est des voies de fait simples, soit la forme la plus courante de violence entre partenaires intimes déclarée par la police, le taux a reculé de 11 % au cours de cette même période (Statistique Canada, 2015). Les taux d'homicides entre partenaires intimes observés au cours des dernières années sont demeurés stables. Il y a lieu de noter que le taux d'homicides sur des partenaires intimes de sexe féminin était 4,5 fois plus élevé que celui sur des partenaires intimes de sexe masculin. En 2013, plus des deux tiers des victimes de violence familiale étaient de sexe féminin, soit 7 victimes sur 10. La surreprésentation des victimes féminines est plus marquée pour ce qui est de la violence conjugale, où près de 8 victimes sur 10 étaient des femmes. Parmi les victimes de violence familiale, les femmes dans la trentaine présentaient généralement les plus forts taux. Toutefois, celles au début de la vingtaine (de 20 à 24 ans) demeurent les plus à risque d'être victimes d'un acte de violence commis par un partenaire intime (Statistique Canada, 2015).

Par ailleurs, au niveau de la population générale, les réponses des participants à l'échelle de mesure en 10 items utilisée par Statistique Canada lors de son enquête sociale générale en 2004 (inspirée du questionnaire sur la résolution des conflits conjugaux de Straus, 1979), indiquent que le recours à la violence physique par le conjoint actuel ou un ex conjoint est rapporté dans des proportions similaires par les hommes et les femmes au Canada (Laroche, 2007). Selon Whitaker et Niolon (2009), il est largement reconnu que la violence physique envers un partenaire est souvent perpétrée par les deux partenaires dans la même relation. Même si la violence réciproque peut résulter d'abus sévère d'un des partenaires et d'une réponse d'autodéfense par l'autre, ce serait loin d'être toujours le cas, selon ces auteurs. Lorsque questionnés, les hommes autant que les femmes se disent effectivement victimes de violence conjugale.

À ce sujet, plusieurs interprétations des données sont possibles, expliquant la différence entre ce qui est rapporté par les personnes des deux sexes lors des sondages, comparativement aux faits rapportés à la police. Tout d'abord, le contexte situationnel de la violence rapportée dans les sondages et aux corps policiers s'avère souvent inaccessible aux fins d'études. Dans l'ensemble des statistiques concernant la violence, il est donc difficile d'établir ce qui constitue des comportements de défense ou d'attaque, de même que s'il s'agit de violence bidirectionnelle ou unidirectionnelle. Par ailleurs, il semble y avoir des enjeux particuliers évidents quant aux craintes et dangers relativement à la dénonciation de la violence vécue par les personnes qui en sont victimes. La conjointe peut, par exemple, craindre les représailles si l'autre partenaire se rend compte qu'elle

dévoile vivre de la violence conjugale, ce qui rend d'autant plus difficile le problème à la quantifier de manière représentative. Une prudence est donc de mise dans l'interprétation des données. Une étude réalisée auprès de 27 hommes violents en traitement et leur conjointe rapporte des différences significatives entre plusieurs déclarations des hommes et des femmes concernant le taux de comportements d'abus dans chaque type de violence (sexuelle, physique, psychologique et verbale). Par exemple, les femmes de cette étude rapportent un taux moyen d'abus psychologiques de leur conjoint de 77, dans les six derniers mois, contre un taux de 11 comportements autorapportés par ceux-ci (Ouellet, Saint-Jacques, & Lindsay, 1994). Pour expliquer cette différence dans les résultats, les auteurs de l'étude soulèvent une question : « Se peut-il ici que l'homme utilise le déni pour minimiser ses gestes? ». Dans l'ensemble des comportements violents déclarés, le nombre moyen d'abus déclaré par les hommes dans les six mois précédant l'étude est de 49, tandis qu'il ressort un nombre moyen d'abus de 150 dans les déclarations des conjointes concernant les comportements de ceux-ci (Ouellet et al., 1994). Les chercheurs se demandent si les désaccords ainsi observés pourraient être liés à la perception de la violence ou à la motivation à déclarer les abus commis ou subis. Selon Gelles (2000), les données concernant la violence conjugale sont limitées, dans l'ensemble des études, par l'exactitude et la fiabilité des rapports de police. Celui-ci mentionne que moins de la moitié (de 25 à 50 %) des situations de violence conjugale sont rapportées à la police. Finalement, même si dans la majorité des cas, la violence peut être initiée par les deux partenaires (Bradbury & Lawrence, 1999), les abus psychologiques et physiques extrêmes seraient presque exclusivement perpétrés par les hommes (Johnson, 1995).

Aux États-Unis, Jose et O'Leary ont présenté en 2009 une recension des prévalences de violence conjugale identifiées par plusieurs chercheurs américains, dans 11 études sur le sujet. Les auteurs établissent une prévalence de 1,3 à 11,9 % de femmes rapportant avoir été violentées par un homme dans les échantillons représentatifs de la population en général, tandis que cette prévalence s'élève entre 36,3 et 58 % dans les échantillons cliniques. Les prévalences rapportées par les hommes victimes de violence conjugale perpétrée par une femme se situent, pour leur part, entre 0,6 et 12,2 % dans les échantillons représentatifs de la population en général et entre 37,4 et 57 % dans les échantillons cliniques. Dans les échantillons cliniques de personnes consultant pour des problèmes de couple, O'Leary et Cano (2001) estiment qu'entre 50 et 65 % des relations sont caractérisées par un certain niveau de violence physique. Les études permettent donc de constater que la violence entre partenaires intimes est davantage présentée dans les échantillons cliniques que dans la population en général. En 1985, 16 % des couples aux États-Unis auraient expérimenté une forme de violence conjugale, soit un mariage sur six. Parmi ces couples, 39 % auraient vécu de la violence physique sévère (Straus & Gelles, 1990).

La méta-analyse d'Archer (2002) et la revue de littérature de Fiebert (2004), démontrent aussi que selon plus de 200 études, les personnes des deux sexes perpétuent de la violence dans des proportions semblables, à l'intérieur d'une dynamique de patrons relationnels mutuels. Bien que les agressions conjugales soient rapportées en fréquences similaires chez les hommes et chez les femmes, ces dernières seraient davantage victimes

de blessures (Archer, 2000). Ce serait aussi le cas pour les meurtres (Archer, 2000; Cascardi, Langhinrichsen, & Vivian, 1992). Selon Straus (2009), les attaques des hommes causent aussi davantage de peur, de blessures et de morts. Dans le même ordre d'idées, Lipsky et Caetano (2009) mentionnent que les femmes initieraient des comportements de violence physique presque qu'aussi souvent que les hommes, mais que ceux-ci sont plus susceptibles de perpétrer des actes de violence sévère. Dans la population générale, la majorité des agressions physiques mineures surviendraient donc de la part des deux partenaires, ce que Johnson (1995) appelle de la violence conjugale courante. Ce type de violence est à distinguer des comportements d'agressions physiques sévères et/ou utilisés dans un contexte de peur et de stratégies d'intimidation, tel que ceux habituellement vécus par les femmes en maison d'hébergement.

Par ailleurs, une revue et synthèse des données scientifiques sur la prévalence de la violence contre les femmes par un partenaire intime et de la violence sexuelle par d'autres que le partenaire conjugal, présentée par le Secrétaire général des Nations Unies, en 2008, a démontré que dans le monde entier, presque le tiers des femmes, soit 30 %, qui vivaient une relation de couple, ont vécu l'expérience de violence physique et/ou sexuelle de la part de leur amoureux (World Health Organization, 2013). Globalement, cette étude démontre aussi qu'environ 38 % de tous les meurtres de femmes sont commis par leur partenaire intime.

Formes et fonctions de la violence

Les auteurs Laughrea et al. (1996) dressent un portrait historique plutôt exhaustif des types de violence conjugale reconnus au travers les années. Ceux-ci mentionnent qu'en 1980, le Conseil Consultatif Canadien sur la Situation de la Femme (CCCSF) dénonçait seulement deux types de violence, soit la violence physique et la violence psychologique. Puis en 1985, Sinclair incluait les formes psychologiques, physiques, sexuelles ainsi que la destruction des biens matériels dans sa définition des types de violence conjugale. La reconnaissance d'autres formes de violence est ensuite apparue au fil du temps. Straus (1979) identifie aussi la violence verbale qui, tout comme l'agression, est un acte perpétré avec l'intention de blesser une autre personne, mais sur le plan émotionnel.

Dans la plupart des écrits, comme la Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes (ONU, 1993), dont fait référence Jaspard (2009), on reconnaît au moins trois types de violence, soit la violence psychologique (p. ex., insulter son/sa partenaire ou lui menacer de lui faire du mal), la violence physique (p. ex., frapper ou bousculer, l'étrangler, lui lancer des objets) et la violence sexuelle (insister ou contraindre l'autre à avoir des relations sexuelles). La violence verbale (p. ex., le fait de crier des noms) est parfois incluse dans la violence psychologique, comme c'est le cas dans l'étude de Lévesque (2003). Certains ajoutent aussi, en plus de la violence verbale, la violence financière (p. ex., exercer un contrôle économique), la violence spirituelle (obligation ou restriction à adhérer à certaines croyances et/ou pratiques religieuses) et la violence sociale (p. ex., isolement). Ces comportements (qu'ils soient verbaux ou non-verbaux) visent à

blessier l'autre partenaire conjugal, d'une manière ou d'une autre, tel que le démontre la conception de la violence de Straus (1979).

Il y aurait différentes fonctions aux comportements de violence, que les statistiques d'études sur le sujet ne permettent pas toujours d'identifier. Plus précisément, il y aurait trois dimensions fonctionnelles aux comportements d'agressivité ou de violence, que l'on peut diviser en catégories distinctes : les comportements visant le contrôle, ceux servant à la régulation de l'intimité et ceux d'autodéfense ou d'autoprotection (Dasgupta, 2002). Cette distinction permet aussi, tout comme la théorie de Johnson présentée précédemment, de différencier les conflits conjugaux « courants » d'une dynamique de violence conjugale instaurée dans le but de dominer et de contrôler l'autre partenaire.

Les femmes recevant des services d'aide en maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale sont habituellement victimes de relations conjugales caractérisées par une dynamique de domination. Cette forme de violence, motivée par le désir de contrôle, est décrite par Walker (1984) comme une forme de violence qui se développe au fil du temps et tend à évoluer dans une escalade vers des formes de violence très sévères. Ce ne serait habituellement pas le cas pour ce qui est de la violence commune moins sévère, qui elle se retrouve chez les couples en tant que réaction à des situations conflictuelles occasionnelles spécifiques (Johnson & Ferraro, 2000; Laroche, 2007).

Lussier, Wright, Lafontaine, Brassard et Epstein (2008) mentionnent le concept de causalité mutuelle et circulaire dans la violence résultant de l'aggravation d'un conflit. Dans certains cas, « la réponse d'un conjoint face au conflit entraîne une réaction chez l'autre, qui à son tour suscite une autre réaction chez le premier et ainsi de suite » (p. 476). Ainsi, il apparaît que chez certains couples, un conflit peut dégénérer en violence par une escalade de comportements mutuels s'intensifiant aux niveaux affectifs, comportementaux et cognitifs, lors d'une dispute. Les auteurs précisent cependant que l'utilisation de la violence demeure un choix personnel et que chaque personne est responsable d'apporter des changements alternatifs lorsque les signaux avertisseurs de leurs comportements violents surviennent.

La violence commune, que l'on retrouverait surtout chez les jeunes adultes, cesserait par ailleurs en général sans dégénérer en actes plus graves, lorsque ces gestes sont reliés à une expression de colère dans l'aggravation d'un conflit. Ceci est différent du type de violence où il y a une escalade de la violence au fil du temps et non à l'intérieur du même conflit passager, tel que rapporté par Whitaker et Lutzker (2009).

L'escalade de la violence peut aller de la violence verbale jusqu'à l'homicide, en passant graduellement par la violence psychologique et physique. Les violences sexuelles, spirituelles, sociales et économiques peuvent survenir tout au long de l'escalade. À noter que la violence peut tout de même mener à l'homicide sans qu'il n'y ait eu de geste d'agression physique auparavant. Selon l'approche féministe, il y aurait généralement une

aggravation de la violence conjugale avec le temps, c'est-à-dire une augmentation de la fréquence et du type de violence (Comité canadien sur la violence faite aux femmes, 1993; Larouche, 1987; Laughrea et al., 1996). Ce serait le cas pour le type de violence que Johnson (1995) appelle terrorisme patriarcal, qui implique les formes les plus sévères de violence. Celles-ci seraient perpétrées par les hommes dans 84 % des cas, dans un contexte dynamique de domination et de contrôle (Johnson, 1995). Dans ce type de violence plus sévère, il y aurait effectivement eu en général une escalade de gravité de la violence au fil du temps. Les données tirées de l'Enquête sur les maisons d'hébergement (EMH) de 2010 indiquent que les femmes en maison d'hébergement ont été victimes de multiples formes de violence (Burczycka & Cotter, 2011). Dans 53 % des cas, les femmes ayant eu recours aux services d'hébergement avaient vécu de la violence physique, les poussant à trouver refuge. La violence physique serait le motif principal d'une demande d'hébergement dans 32,5 % des cas, selon une étude réalisée en 2007-2008 auprès de 79 maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale et en difficultés (Rinfret-Raynor, Brodeur, Lesieux, & Turcotte, 2010).

Dans la majorité des autres types de violence plus courante, que l'on retrouve dans la population en général, il n'y aurait habituellement pas d'aggravation vers des actes de violence sévère (Johnson, 1995). Cependant, les femmes en contexte d'hébergement suite à un vécu de violence conjugale seraient plus susceptibles de subir du terrorisme patriarcal, puisqu'il implique généralement une escalade des actes de violence, dans une

dynamique de domination et de contrôle. La présente recherche s'intéresse au vécu de ces femmes.

Conséquences de la violence conjugale

Les conséquences au fait de vivre une relation à l'intérieur de laquelle s'exerce de la violence conjugale sont diverses. En se basant sur les données archivées d'études longitudinales nationales américaines sur la santé des adolescents, auprès d'un sous-échantillon de 7187 personnes, Ulloa et Hammett (2016) mentionnent que les études antérieures ont constamment démontré que la violence conjugale est liée à une variété de conséquences pour les personnes touchées, y compris sur la santé mentale. Selon les résultats, les couples touchés par la violence bidirectionnelle sont particulièrement exposés au risque de développer des troubles de santé mentale. Pour tous les résultats des études, la prévalence et la gravité des conséquences étaient généralement plus élevées parmi les individus touchés par la violence conjugale bidirectionnelle et les plus faibles chez les personnes non touchées par la violence, ceci indépendamment du sexe.

L'état de stress post-traumatique (ESPT) serait le diagnostic psychiatrique le plus fréquent associé au fait d'avoir un partenaire conjugal violent (Johnson & Zlotnick, 2009; Koss, Bailey, Yuan, Herrera, & Lichter, 2003). L'ESPT, mais aussi la dépression et les douleurs chroniques sont des problèmes fréquents associés à la violence conjugale vécue (Humphreys, Cooper, & Miaskowski, 2010). La dépression et l'ESPT deviennent souvent

aussi des problèmes chroniques chez les femmes victimes de violence conjugale et peuvent persister plusieurs années après la fin de l'abus (Iverson et al., 2011).

Une étude de Rinfret-Raynor et Cantin (1994) réalisée auprès de 181 femmes démontre que la violence conjugale entraîne des conséquences physiques importantes: des coupures chez 25 % des répondantes, des pertes de conscience chez 24 %, des fractures chez 22 %, de même que d'autres blessures physiques, telles que des brûlures, égratignures et même des commotions cérébrales dans certains cas. Les blessures dont sont victimes ces femmes les ont amenées à consulter un établissement de santé suite à une agression physique dans 52 % des cas.

Selon l'Institut de la statistique du Québec (Laroche 2007), le risque de subir des conséquences de la violence physique est associé au nombre d'événements de violence rapportés par les victimes. De plus, les conséquences physiques et cliniques de la violence conjugale se différencient selon que la violence est situationnelle ou qu'elle provient d'un contexte de terrorisme conjugal associé à de la violence grave. Parmi les conséquences, on répertorie le fait d'avoir des blessures physiques, le recours aux soins médicaux, l'absence au travail, l'arrêt des activités quotidiennes et la peur pour sa vie (Laroche, 2007). Selon les données recueillies lors de l'Enquête sociale générale de 2004 pour l'ensemble du Canada (Laroche 2007), la violence conjugale risque davantage de causer chez les femmes des blessures plutôt que chez les hommes (respectivement 44 % et 19 %)

et de nécessiter des soins médicaux à l'hôpital ou un suivi par un médecin ou une infirmière (respectivement 13 % et 2 %).

Devant des épisodes de violence verbale, bien qu'une majorité des femmes rapportent tenter de s'expliquer (72 %), de calmer leur conjoint (60 %) ou de riposter sur le même ton (53 %), près de la moitié, c'est-à-dire 46 %, affirment devoir ne rien dire et ne rien faire (Rinfret-Raynor & Cantin, 1994). Plusieurs disent souvent pleurer, de même que ressentir de la peur, de la stupeur, de la colère, de la haine et de la révolte. Toutes les participantes à la recherche révèlent avoir parlé à au moins une personne de l'entourage ou de services professionnels, du fait qu'elles vivaient de la violence. Les femmes victimes de violence conjugale cherchent donc à obtenir de l'aide, si on se fie aux résultats de cette étude. Elles présentent des besoins d'aide à plusieurs niveaux et seraient plus enclines à vivre des problèmes tels que le stress, l'anxiété et la tendance à la dépression.

Les femmes en maison d'hébergement révèlent particulièrement une prédominance de problèmes de santé mentale. Elles manifestent un grand nombre de symptômes dépressifs, d'anxiété et de somatisation. Ces femmes présentent un plus haut niveau de détresse psychologique (Rinfret-Raynor, Cantin, & Marquis, 1994). Le soutien du réseau social disponible s'avère d'une grande importance pour elles. Une étude longitudinale réalisée auprès de 141 femmes ayant eu recours à l'hébergement pour violence conjugale indique d'ailleurs une forte relation entre le soutien social et le bien-être psychologique de ces femmes (Tan et al., 1995).

Par ailleurs, les symptômes de dépression pourraient accroître le risque de violence conjugale et être impliqués comme un facteur de risque potentiel de revictimisation générale. Ces symptômes réduisent effectivement les capacités cognitives et affectives nécessaires pour détecter les risques et/ou prendre des décisions pour les éviter. Les sentiments de culpabilité, d'inutilité, d'impuissance ou de désespoir, de même que les faibles niveaux d'énergie et de motivation, qui caractérisent la dépression, peuvent aussi rendre plus difficile le fait d'échapper aux situations dangereuses ou de mettre fin aux relations (Iverson et al., 2011).

Modèles d'explications de la violence conjugale

Pour expliquer la violence conjugale, il est possible de distinguer historiquement trois grands courants, soit les approches structurelles ou politiques reliées surtout au courant féministe, les approches sociologiques soulignant l'influence environnementale de la personne et les approches pathologiques qui elles, sont centrées davantage sur les facteurs personnels de l'individu (Rinfret-Raynor & Cantin, 1994). À cela, s'ajoutent les théories interpersonnelles, avec la typologie de Johnson (1995). O'Leary et Woodin (2009) y regroupent aussi l'apprentissage social, la théorie de l'attachement et celle de la discorde relationnelle.

Approches structurelles ou politiques. L'approche féministe se situe dans les approches structurelles ou politiques, avec son modèle d'explication de la violence par le système patriarcal. Selon la vision de cette approche, le problème de violence conjugale

s'expliquerait principalement par le processus de soumission exercé par la domination de l'homme sur la femme, lorsqu'il cherche à exercer un pouvoir sur elle et à la contrôler, processus appris de génération en génération par l'éducation aux femmes et par le pouvoir accordé historiquement aux hommes. Plus spécifiquement, la domination patriarcale serait la cause du problème de violence conjugale. L'inégalité sociale historique entre les sexes favoriserait la position de pouvoir des hommes et la soumission des femmes. L'éducation familiale et religieuse aurait aussi contribué grandement au problème, apprenant aux femmes à se maintenir dans un rôle passif de soumission, en leur transmettant les valeurs féminines de bonté, de beauté et de tolérance. La socialisation apprenant à un enfant comment s'adapter à la vie de groupe, les valeurs véhiculées par la société occuperaient une place très importante dans l'apprentissage de la violence chez les hommes, tout comme l'apprentissage de la dépendance et de la soumission chez les femmes. Selon l'approche féministe, les conditions sociales, les stéréotypes sexuels et les rôles limitatifs auxquels les femmes sont confinées expliquent la violence faite aux femmes depuis des siècles (Lapointe, 2005).

L'approche féministe décrit la violence conjugale selon un cycle de quatre phases qui se répètent pour former un cycle d'intensité variable. Si une relation ne comprenait que des agressions violentes, la victime aurait davantage tendance à y mettre fin rapidement (Carbonneau, 2005). Ainsi, la violence suit un cycle stratégique qui permet à l'agresseur de rétablir l'équilibre du couple et d'en garder le contrôle. Le cycle de la violence fut d'abord identifié par Walker (1979, 1984) et sa valeur est actuellement reconnue par les

spécialistes dans le domaine (Celani, 1999; Prud'homme, 2006; Swanson, 1984; Trimpey, 1989). Le cycle comporte une période appelée « lune de miel », pour représenter le bonheur amoureux et la réconciliation. Cette période est habituellement de plus en plus courte au fur et à mesure que le cycle de violence se répète. Cette phase est suivie d'une escalade de la tension, où l'agresseur fait vivre de l'anxiété à la victime, qui essaie d'apaiser le climat tendu dans le couple. Puis la violence éclate dans une phase d'agression qui fait vivre un état de choc à la victime, de même que divers sentiments comme la colère, la honte et la tristesse. Il s'ensuit une phase de justification, qui est une période d'accalmie où l'homme violent minimise et explique ses comportements, en rendant la femme responsable de ceux-ci. Celle-ci essaie de comprendre, doute de ses perceptions et en vient souvent à se culpabiliser. L'agresseur demande ensuite pardon, fait des promesses (d'aller en thérapie, par exemple), ce qui alimente l'espoir de la femme face à la relation. Le partenaire violent peut se montrer gentil et attentionné lors de la période de lune de miel. Mais le cycle se répète, tel un cercle vicieux : escalade de la tension, épisode de violence, justification, lune de miel et ainsi de suite (Carbonneau, 2005). La phase de violence prendrait ainsi de plus en plus de place dans la relation, au fur et à mesure que le cycle se répète. Selon l'approche féministe, ce cycle démontre bien le processus de domination exercé par l'homme violent dans une dynamique de contrôle et de pouvoir sur sa conjointe. Ce cycle est un élément théorique central utilisé aujourd'hui dans l'aide thérapeutique apporté aux femmes, dans l'ensemble des maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale au Québec (Prud'homme, 2006).

Approches sociologiques. Dans ces approches, on retrouve les théories de l'apprentissage social. Il y aurait, par exemple, une forme de transmission intergénérationnelle de la violence apprise dans la famille d'origine, la personne reproduisant la dynamique vécue, servant de modèle d'imitation. Il y aurait aussi le phénomène de l'impuissance acquise, concept selon lequel les femmes victimes de violence conjugale n'auraient pas développé les habiletés et compétences nécessaires pour se sentir apte à face faire aux comportements de violence du conjoint (Rinfret-Raynor & Cantin, 1994). Certains auteurs tels qu'O'Leary et Woodin (2009) regroupent ce concept d'apprentissage social avec la théorie de l'attachement et celle de la discorde relationnelle, dans ce qu'ils appellent les théories interpersonnelles. Ainsi, la dynamique de comportements relationnels serait apprise en bas âge, dès les premières expériences relationnelles de l'enfance. La typologie des types de violence selon Johnson (1995) s'inscrit dans ce type de modèle explicatif, qui intègre, tel que décrit auparavant, les perspectives féministes et familiales du problème de violence entre partenaires intimes.

Dutton (1985) récupère la théorie écologique, développée par Bronfenbrenner (1979), mettant en relief l'importance de l'interaction et de l'interdépendance entre les systèmes, dans le champ de la violence familiale. Son modèle de théorie écologique propose une multiplication des forces influentes de l'individu avec celles de sa famille, sa communauté, sa culture et son espèce. Cette théorie s'inscrit dans les théories multisystémiques, prenant en compte les influences environnementales du microsystème, de l'exosystème et du macrosystème dans lesquels l'individu vit, de même que

l'ontosystème, le mésosystème e le chronosystème. Ces théories présentent l'importance de considérer de multiples variables pour intervenir sur la violence conjugale, non pas seulement auprès de l'individu, mais aussi auprès des sociétés et des familles. Bouchard (1987) offre une explication des différents systèmes dont il est question dans la théorie écologique de Bronfenbrenner. L'ontosystème serait l'ensemble des caractéristiques, innées ou acquises, d'un individu. Le microsystème serait un endroit assidûment fréquenté par le sujet, tandis que le mésosystème serait l'ensemble des relations entre les microsystèmes et entre les lieux fréquentés par le sujet. L'exosystème, pour sa part, concerne les endroits ou lieux non fréquentés par le sujet en tant que participant, mais dont les activités ou décisions touchent et influencent ses propres activités et/ou son rôle dans les microsystèmes. Le macrosystème est l'ensemble des croyances, des valeurs, des normes et des idéologies d'une communauté. En ce qui concerne le chronosystème, il s'agit de l'ensemble des considérations temporelles qui caractérisent un événement.

Approches pathologiques. Ces approches s'attardent aux caractéristiques personnelles des individus se retrouvant dans une relation de violence conjugale. Ainsi, certains troubles mentaux ou traits de personnalité pourraient être en lien avec le fait de commettre ou de subir des actes de violence conjugale, tout comme le fait de vivre beaucoup d'hostilité et de colère. Certains auteurs vont jusqu'à parler de prédispositions biologiques. Selon Dick et al. (2006), il y aurait ainsi une héritabilité génétique prédisposant certaines personnes à agir de manière plus violente.

Par ailleurs, des problèmes personnels concomitants pourraient aussi être relevés et avoir une incidence sur les comportements d'agressions, tels que la dépendance à l'alcool ou aux drogues. Selon Caetano, Schafer et Cunradi (2001), environ le tiers des individus d'un échantillon de la population régulière mentionne avoir bu de l'alcool avant un acte de violence. Par ailleurs, plus de 90 % des personnes interrogées par la police suite à une accusation de geste de violence conjugale rapportent avoir pris de l'alcool ou d'autres drogues le jour de l'agression (Brookoff, O'Brien, Cook, Thompson, & William, 1997).

Les approches pathologiques mettent surtout en évidence le caractère dysfonctionnel de l'individu afin d'expliquer la violence (Rinfret-Raynor & Cantin, 1994). Holtzworth-Munroe et Stuart (1994) proposent, par exemple, une typologie d'hommes violents se basant sur trois dimensions : la sévérité de la violence, la généralité de la violence (envers la conjointe ou d'autres personnes aussi) et les troubles de personnalité ou autres psychopathologies. Ces dimensions leur permettent d'établir trois catégories d'hommes violents : ceux qui le sont envers la famille seulement, les hommes avec dysphorie, ceux avec une personnalité limite (borderline) et ceux généralement violents de type antisocial.

Pour sa part, Jaspard (2009) constate une tendance à l'individuation et à la psychologisation du phénomène de la violence conjugale dans les pays occidentaux, mettant l'accent sur les facteurs psychopathologiques plutôt que sociopolitiques, causant des défaillances relationnelles.

L'approche psychodynamique se situe dans ce modèle d'explication théorique. Effectivement, cette approche s'intéresse aux éléments problématiques individuels de la personne vivant ou exerçant de la violence conjugale : son histoire et son mode de fonctionnement personnel et relationnel. Plus spécifiquement, l'analyse psychodynamique accorde une grande importance à des éléments tels que les traumatismes de l'enfance, les relations d'objet en lien avec l'attachement aux figures maternelles et paternelles (Celani, 1999), les mécanismes de défense utilisés pour gérer les pulsions (libidinales et agressives) et les conflits psychiques (angoisse de morcellement, angoisse d'abandon et angoisse de castration ou complexe d'infériorité) propres aux différentes structures de personnalité. Le problème de violence aurait ainsi ses racines dans l'enfance et dans les fondements de la personnalité. Ainsi, l'approche psychodynamique ou les traitements axés sur l'introspection pour les personnes ayant des comportements violents sont basés sur le principe que les personnes en traitement peuvent avoir subi un traumatisme important et déplaceraient leur colère sur leurs partenaires intimes (Cogan & Porcerelli, 2003, Saunders, 1996).

Les interventions psychodynamiques visent le changement des comportements relationnels par la modification des schémas ou modèles de relations internalisés, parfois appelés thèmes du noyau de relations conflictuelles ou relations d'objet intériorisé. Ces interventions tendent à être non structurées, non confrontantes et individuelles (Whitaker & Niolon, 2009).

Tel que mentionné par Léveillé (2002) dans la compréhension psychodynamique de la problématique, une distinction doit être faite entre une « relation isolée » de violence conjugale, c'est-à-dire le fait d'avoir vécu une relation conjugale où il y a eu de la violence, et un « pattern » répété de relations malsaines de violence, c'est-à-dire le fait d'avoir vécu de multiples relations conjugales avec différents partenaires violents au cours de sa vie. Effectivement, il est essentiel de mentionner qu'aucune femme n'est totalement à l'abri de vivre une relation de violence conjugale à un moment donné ou à un autre de sa vie, et cela, indépendamment de son histoire et de sa structure de personnalité. Par contre, chez certaines femmes qui ont vécu de la violence conjugale, il s'agit d'un *pattern* de répétition de relations malsaines. Ces femmes ont particulièrement de la difficulté à se sortir de l'emprise de la violence dans laquelle elles se retrouvent, d'une relation à une autre. Pour ces femmes, le problème peut provenir d'une plus grande vulnérabilité dans le mode de fonctionnement relationnel. Cela pourrait être dû à des conflits psychiques consécutifs à l'histoire de la personne, tels des traumatismes, l'amenant à répéter des situations pénibles vécues dans l'enfance, comme l'explique la théorie de l'attachement et les notions de trauma et de répétition de l'approche psychodynamique. Ainsi, certaines femmes répéteraient les modèles d'attachements souffrants qu'elles ont vécus dans leur enfance.

L'attachement

Cette partie présentera une définition du concept de l'attachement, puis une description de chacun des styles d'attachement à l'âge adulte. Enfin, le lien entre l'attachement et la violence conjugale sera ensuite démontré.

Théorie de l'attachement

La théorie de l'attachement fait suite aux théories psychanalytiques, spécialement celles d'Anna Freud et de Mélanie Klein, qui s'intéressaient aux liens entre le fonctionnement personnel, interpersonnel et social de l'enfant et les relations émotives avec la mère (Mikulincer & Shaver, 2007; Nicolson, 2010). La théorie de l'attachement a été élaborée par Bowlby pour expliquer le fait que la relation avec les parents dans l'enfance a un effet sur le développement de la personnalité. Pour sa part, Ainsworth a identifié différentes façons de réagir de l'enfant dans différents contextes de séparation avec sa mère (Bartholomew & Horowitz, 1991; Mikulincer & Shaver, 2007). Selon la théorie de l'attachement de Bowlby, les modèles d'interaction appris lors de la relation mère-enfant, durant l'enfance, influencent les comportements futurs et deviennent une composante centrale de la personnalité de l'adulte (Dubé, 1994).

Selon Bowlby, l'enfant construit, dès le début de sa vie, des modèles intériorisés de relations qui orientent son comportement, à partir des expériences de satisfaction de ses besoins et des expériences de frustration, qu'il vit lui-même avec les personnes significatives qui prennent soin de lui. Ces modèles deviennent des représentations qui

sont internalisées (Doumas, Pearson, Elgin, & McKinley, 2008; Kesner, Julian, & McKenry, 1997; Shechory, 2013). L'enfant s'ajuste à ce qui est attendu de lui selon la réponse à ses besoins de base et acquiert progressivement un sentiment de sécurité ou d'insécurité. Si la réponse aux besoins de l'enfant est inappropriée, celui-ci adopte des stratégies comportementales pour inhiber la manifestation de ses besoins, dans un style d'attachement « insécurisant-évitant » ou au contraire, il apprend la nécessité d'exprimer un besoin constant de la figure d'attachement, dans un style « insécurisant-ambivalent » (Cohin & Miljkovitch, 2007). Ainsi, par des interactions répétées avec sa figure d'attachement, l'enfant intègre des informations qui permettent la formation de modèles cognitifs relatifs à soi et aux autres, prenant appui sur ces diverses expériences d'attachement (Lafontaine & Lussier, 2003).

Ces représentations cognitives demeurent présentes tout au long de la vie et influencent les attentes, les comportements et les perceptions des gens dans leurs relations futures, incluant leurs relations amoureuses (Karakurt, Silver, & Keiley, 2016; Kesner et al., 1997; Lapointe, Lussier, Sabourin, & Wright, 1994). Certains événements peuvent ensuite venir affecter les modèles d'attachement à l'âge adulte, tels que les traumatismes relationnels, l'infidélité, la dépendance et la violence conjugale (Oka, Sandberg, Bradford, & Brown, 2014). Finalement, une absence ou une insuffisance d'un lien d'attachement sécurisant à l'âge adulte peut conduire à adopter des comportements d'évitement ou d'hypervigilance dans les relations intimes (Mikulincer & Shaver, 2007).

Styles d'attachement

Dans une étude visant à évaluer les réactions de l'enfant lorsqu'il est séparé temporairement de sa mère, Ainsworth a identifié trois styles d'attachement principaux chez les enfants: sécurisant, évitant et anxieux (Bartholomew & Horowitz, 1991). Plus tard, le style d'attachement désorganisé a été ajouté à ces styles d'attachement de l'enfant avec sa figure parentale principale (Mikulincer & Shaver, 2007).

Parmi les modèles d'attachement adultes qui sont proposés dans la documentation, le modèle à quatre catégories proposé par Bartholomew et Horowitz (1991) est celui qui le plus largement retenu dans les études. Celui-ci suit directement la vision théorique de Bowlby (1973), avec deux dimensions sous-jacentes : le modèle de soi, correspondant à l'image positive ou négative de soi et le modèle des autres, caractérisé par l'image positive ou négative des autres. Doumas et al. (2008) précisent que le modèle de soi indiquerait le degré de dépendance émotionnelle envers les autres pour l'autovalidation et le modèle des autres indiquerait les attentes concernant la disponibilité des autres à répondre à nos besoins. Ces composantes forment un modèle à quatre quadrants, chacun représentant un style d'attachement, tel que le démontre le Tableau 1. Ainsi, il y aurait quatre styles d'attachement adulte : sécurisant, préoccupé, craintif et détaché (Bartholomew & Horowitz, 1991; Doumas et al., 2008). Les personnes dont le style d'attachement est sécurisant ont une perception positive de soi et des autres. Les autres styles d'attachement sont de type insécurisant et comportent des éléments problématiques ou de vulnérabilités pouvant nuire à l'établissement et à la régulation des relations. Le style d'attachement

préoccupé est caractérisé par des sentiments de détresse et d'ambivalence à l'égard de la relation. Il comporte une grande dépendance affective et des fluctuations émotives. Ces personnes éprouvent une grande anxiété face à l'abandon, car elles ont un faible degré d'estime personnelle et perçoivent davantage positivement les autres. Le style d'attachement craintif se réfère à une grande sensibilité face au rejet, mais aussi à la peur de l'intimité. Les personnes craintives ont une image négative d'elles-mêmes et des autres. Pour ce qui est du style d'attachement détaché, il est principalement caractérisé par l'évitement de l'intimité. Les individus ayant un style d'attachement détaché ont une haute estime personnelle, mais une image négative des autres (Bartholomew & Horowitz, 1991; Dumas et al., 2008). Ces styles d'attachement, développés durant l'enfance, ont tendance à se répéter et à se cristalliser dans les relations, s'il n'y a pas résolution à l'âge adulte des blessures d'attachement forgées au cours des années, par l'entremise, par exemple, d'une démarche psychothérapeutique.

Tableau 1

Les styles d'attachement, selon le modèle de soi et des autres proposé par Bartholomew et Horowitz (1991)

	Modèle de soi positif (peu de dépendance, anxiété d'abandon faible)	Modèle de soi négatif (dépendance élevée, anxiété d'abandon forte)
Modèle des autres positif (peu d'évitement, peur de l'intimité faible)	Sécurisant	Préoccupé
Modèle des autres négatif (beaucoup d'évitement, peur de l'intimité forte)	Détaché	Craintif

Attachement et violence conjugale

Un lien entre les styles d'attachement et la violence conjugale a été observé à plusieurs reprises dans la documentation (Dutton, 1998; Holtzworth-Munroe & Stuart, 1994; Shechory, 2013). Les personnes ayant un style d'attachement empreint d'insécurité peuvent se montrer contrôlantes ou violentes envers leur partenaire notamment en réaction à une perception de rejet ou d'abandon, tel que mentionné par Dutton (1998, 2010). Ceux-ci éprouveraient des difficultés à réguler leurs émotions et à s'apaiser durant les situations qui déclenchent les peurs d'abandon (Mikulincer, 1998). Dans une étude réalisée auprès de 213 étudiants et 199 étudiantes de niveau collégial, Follingstad, Bradley, Helff et Laughlin (2002) ont démontré qu'un attachement anxieux et un tempérament colérique peuvent influencer le besoin de contrôler l'autre partenaire et prédire l'utilisation de la force.

Une autre recherche effectuée auprès de 149 couples hétérosexuels par Kesner et McKenry (1998) a démontré que le facteur de l'attachement est un prédicteur de violence de l'homme envers la femme dans une relation intime. Ces chercheurs ont aussi démontré que les femmes qui ont un partenaire violent sont plus susceptibles d'avoir un style d'attachement insécurisant. De plus, une étude longitudinale se déroulant sur trois ans auprès de 234 adolescents et jeunes adultes a démontré que l'augmentation de l'insécurité dans l'attachement est liée à l'augmentation de la violence conjugale (Godbout et al., 2017).

Dans une recherche de nature qualitative, les entrevues réalisées auprès de 91 hommes ont aussi démontré que les comportements d'attachement sont des variables qui prédisent la violence des hommes dans leurs relations intimes (Kesner et al., 1997). Ces auteurs expliquent que la violence des hommes peut être utilisée comme une stratégie dysfonctionnelle en réaction à une perception de besoins d'attachement non comblés ou de rejet par le partenaire conjugal.

Karakurt et al. (2016) soulignent aussi, dans leur étude réalisée auprès de 87 couples hétérosexuels, que les femmes présentant un attachement insécurisant sont plus susceptibles que celles ayant un attachement sécurisant d'être victimes de comportements d'agression ou de perpétrer ce genre de comportements. Selon les résultats de l'étude de McKeown (2014) réalisée auprès de 92 femmes, l'attachement empreint d'insécurité

serait un prédicteur de la victimisation, mais pas de la perpétration des gestes de violence dans les récentes relations conjugales.

Par ailleurs, Doumas et al. (2008) ont démontré, suite à une recherche effectuée auprès de 70 couples, que les couples composés d'un homme évitant et d'une femme anxieuse sont caractérisés par l'expression de comportements de violence mutuelle. Il y aurait donc un impact du style d'attachement construit dans l'enfance sur le fait de vivre ou non de la violence conjugale à l'âge adulte.

Par ailleurs, Shechory (2013) a effectué une étude de comparaison entre 36 femmes victimes de violence conjugale en maison d'hébergement en Israël et 89 femmes de la communauté générale sans égard au fait que celles-ci aient vécu ou non de la violence par leur partenaire intime, notamment au niveau de leur style d'attachement. Les résultats ont démontré que les femmes violentées se retrouvant en maison d'hébergement présentent des niveaux significativement plus élevés d'anxiété d'attachement et d'évitement de l'intimité que les femmes de la population en général. De plus, elles rapportent aussi souvent avoir vécu des expériences de violence durant l'enfance.

Les expériences traumatisantes dans l'enfance ou dans l'adolescence

Cette partie offrira une définition de la notion de trauma et décrira ce qui est considéré comme étant des expériences traumatisantes de l'enfance ou l'adolescence, puis expliquera davantage ce qu'est la répétition traumatique. Des études seront ensuite

présentées concernant les traumatismes d'abus et de violence dans l'enfance ou l'adolescence et l'attachement.

Notion de trauma

La notion de trauma réfère aux situations de crise, de pertes, de traumatismes ou d'abus vécus dans l'enfance, qui entravent le développement de la personne. Les abus émotionnels, physiques ou sexuels, de même que la négligence émotionnelle et physique sont considérés comme des expériences traumatisantes (Feerick, Haugaard, & Hien, 2002; Lang, Stein, Kennedy, & Foy, 2004). Parmi celles pouvant conduire à des symptômes reliés à un état de stress post-traumatique (ESPT), Briere, Elliott, Harris et Cotman (1995) rapportent les combats, les désastres naturels, les abus dans l'enfance, les agressions physiques et sexuelles. Collin-Vézina et Milne (2014) mentionnent que les traumatismes vécus par les jeunes en centre de réadaptation incluent l'abandon des parents, la négligence physique ou émotionnelle, la violence physique, les agressions sexuelles et l'exposition à la violence conjugale. Lewis et ses collaborateurs (2006) considèrent aussi dans leur étude sur les expériences traumatisantes le fait d'avoir été témoin de violence conjugale. Le fait d'être exposé à la violence verbale, émotionnelle ou physique dans la famille d'origine, comme témoin, y est vu comme de la violence indirecte.

Ce qui est traumatique ne serait pas l'expérience en tant que telle, selon Charbonnier (2007), mais plutôt l'insuffisance de la capacité du psychisme à élaborer et exprimer en mots le vécu émotionnel d'intensité trop élevée, provenant d'un objet, d'un événement

unique ou cumulatif. Une étude nationale américaine sur la violence envers les femmes démontre que 54 % des femmes reportent avoir été victimes de violence avant l'âge de 18 ans (Koss et al., 2003).

Plusieurs symptômes peuvent être présents chez les individus suite à un événement traumatisant. Parmi les séquelles psychologiques, Briere (1995) a répertorié des phénomènes tels que les symptômes d'anxiété, les symptômes dépressifs, dissociatifs ou intrusifs, les angoisses sexuelles, les affects de colère ou d'irritabilité, les comportements sexuels dysfonctionnels, les problèmes dans le domaine du soi, l'évitement comportemental ou cognitif et la tendance d'un individu à se tourner vers des moyens extérieurs à lui, tels que l'automutilation, pour réduire sa détresse ou ses tensions internes. Le *Trauma Symptom Inventory* (TSI) de Briere évalue la présence de ces symptômes. Suite aux analyses de régression multiple qu'il a effectuées lors d'une étude portant sur un échantillon clinique, les abus physiques et sexuels lors de l'enfance, entre autres, se sont révélés des prédicteurs importants de résultats élevés à diverses échelles du TSI (Briere et al., 1995; Desrochers, 2009).

La notion de répétition traumatique

La notion de répétition réfère au fait de se placer activement dans des situations pénibles (ou agréables), répétant ainsi, inconsciemment ou non, des expériences anciennes. Les traumatismes non résolus sont soumis à la contrainte de répétition. Ils demeurent traumatogènes, les séquelles étant présentes à chaque fois que ceux-ci sont

réactivés (Charbonnier, 2007). Les expériences traumatisantes dans l'enfance contribuent aussi à la vulnérabilité à être victimes de violence par de multiples partenaires à l'âge adulte. Le fait d'avoir été victime d'abus physique, d'abus sexuel ou de négligence durant l'enfance est associé à un plus grand risque de revictimisation à l'âge adulte (Widom, Czaja, & Dutton, 2008).

La notion de répétition traumatique est un concept intéressant en psychanalyse pouvant expliquer davantage cette vulnérabilité accrue. À ce sujet, Florence Bécar (2009), dans « Le divan familial » (Revue de thérapie familiale psychanalytique), mentionne :

« On choisit son partenaire en résonance identificatoire (M. Charazac, 2003), en souhaitant inconsciemment que le lien soit lieu d'élaboration et de dépassement des traumatismes et souffrances infantiles. »... « Par résonance identificatoire, on se trouve attiré par un partenaire ayant subi des traumatismes identiques, comparables à la voix se heurtant à la paroi qui la renvoie en écho. La découverte de l'identique donne un sentiment de reconnaissance à défaut d'un sens »... « C'est comme si je t'avais toujours connu », se disent les amoureux. « C'est le cas de la relation passionnelle masquant une souffrance commune se traduisant par une violence révélatrice de noyaux négatifs enfermés en chacun » (p. 11). Une expérience traumatisante vécue dans l'enfance « en attente de symbolisation, est revécue dans le couple formé aujourd'hui afin d'être traduite, traitée, dépassée. » (p. 30)

Cette analyse expliquerait donc le *pattern* des femmes qui se retrouvent dans des relations de couple malsaines à répétition, comme celles où il y a de la violence. Ce serait un désir inconscient de revivre certains traumatismes infantiles vécus, afin de les « régler », de guérir des blessures du passé. Une recherche de solution aux traumatismes, en quelque sorte. Cette répétition représenterait une quête d'objet pour les transformer (Charbonnier, 2007).

La maltraitance dans l'enfance serait associée à la psychopathologie et à la revictimisation à l'âge adulte (Lang et al., 2004). Une étude auprès d'un échantillon de 41 femmes vivant de l'exclusion sociale a démontré aussi que le fait d'avoir vécu un nombre élevé d'expériences de victimisation durant sa vie est associé à une plus haute prévalence d'expériences de victimisation à l'âge adulte (Matos, Conde, & Santos, 2014).

De plus, les femmes abusées sexuellement dans l'enfance ont plus de risques de vivre une dépression et un ÉSPT à l'âge adulte que celles qui n'en ont pas été victimes. Ces problèmes de santé mentale sont retrouvés avec des taux élevés chez les personnes qui ont été abusées sexuellement dans l'enfance, de même que chez les femmes qui ont été agressées physiquement à l'âge adulte (Koss et al., 2003). Par ailleurs, 42 % des femmes hébergées pour violence conjugale ont vécu des expériences de violence aussi durant l'enfance, selon l'étude de Shechory (2013).

Recherches sur les expériences traumatisantes dans l'enfance, la violence conjugale et l'attachement

Bien qu'il y ait des façons individuelles différentes de réagir aux expériences d'abus, le fait de vivre un abus à l'âge adulte et d'avoir été témoin d'abus dans l'enfance sont intrinsèquement liés. Chaque personne est influencée psychologiquement, émotionnellement et socialement par les contraintes de son monde personnel, telles que les vulnérabilités reliées aux expériences vécues dans l'enfance, comme le fait d'avoir été témoin de violence ou d'avoir vécu du rejet. Cette influence s'exerce notamment au niveau de la pauvreté de l'attachement dans les relations (Nicolson, 2010). L'étude de Rinfret-Raynor

et Cantin (1994) réalisée auprès de 181 femmes victimes de violence conjugale démontre que 54 % d'entre elles rapportent avoir aussi vécu des mauvais traitements dans l'enfance ou l'adolescence. Notamment, leurs données révèlent que 30 % de ces femmes ont été victimes d'agressions sexuelles dans leur enfance ou leur adolescence. Les agresseurs étaient des hommes de leur famille, plus souvent leur père. Par ailleurs, plusieurs femmes victimes de violence conjugale ont été témoins de violence conjugale entre leurs parents. Plus précisément, 30 % d'entre elles rapportent que leurs parents se battaient régulièrement ou souvent.

Bergman, Larsson, Brismar et Klang (1988), dans une recherche réalisée auprès de 49 femmes ayant eu recours à un service d'urgence chirurgicale après avoir été battues par leur partenaire conjugale, mentionnent également que l'enfance et l'adolescence de ces femmes ont été marquées par l'abus et la violence dans la maison parentale.

Selon les résultats de leur étude réalisée auprès d'un échantillon non clinique de 644 adultes canadiens en relation de couple, Godbout, Dutton, Lussier et Sabourin (2009) ont aussi révélé que le fait de vivre tôt des expériences de violence a un effet sur le vécu de violence conjugale à l'âge adulte, directement et indirectement à travers l'anxiété d'abandon ou l'évitement de l'intimité. Le fait d'être exposé tôt à la violence jouerait un rôle important dans la prédiction des représentations d'attachement des deux partenaires, de la violence intime et de l'ajustement conjugal. Leur modèle d'association entre les expériences précoces de violence, l'attachement romantique et la violence conjugale, chez

des adultes en relation de couple de longue durée s'étant révélé significatif, ces chercheurs ont validé aussi ce modèle chez les adolescents et les jeunes adultes. Dans leur étude longitudinale échelonnée sur trois ans, auprès de 234 adolescents et jeunes adultes, Godbout et ses collègues (2009) ont démontré que l'exposition à la violence familiale prédit la violence conjugale, directement et indirectement par l'anxiété d'attachement (Godbout et al., 2017).

Dutton (2010) décrit, pour sa part, la colère dans l'intimité comme étant un vestige de l'insécurité de l'attachement et une surréaction à l'abandon réel ou imaginé. Cela activerait de façon dysfonctionnelle le système comportemental d'attachement. Dutton (2010) précise que non seulement le tempérament de la personne, mais aussi le rejet parental ainsi que la violence parentale, seraient à l'origine de cet attachement insécurisant qui semble se transformer en trouble de la personnalité chronique chez certaines personnes, qui deviennent alors plus à risque de vivre de la violence conjugale.

Une recherche effectuée aux centres pour femmes de Wellesley (Alexander, 2009) sur les traumatismes dans l'enfance, l'attachement et les abus subis par de multiples partenaires offre aussi des résultats intéressants à ce propos. Le but de cette étude était de comparer les histoires de traumatismes vécus dans l'enfance, les caractéristiques de la famille d'origine, les irrégularités affectives (telles que manifestées par la dissociation et les traits de personnalité limite), et les caractéristiques de l'attachement chez 93 femmes violentées, divisées en deux groupes: celles ayant vécu un épisode isolé de violence

conjugale (44 %) et celles ayant été victimes de violence conjugale dans plusieurs relations à l'âge adulte (56 %). Les femmes faisant partie de la recherche ont participé à une entrevue sur l'attachement adulte (*Adult Attachment Interview*; Main & Goldwyn, 1998) et ont complété des questionnaires autoadministrés. Les résultats démontrent, premièrement, que les femmes victimes de violence conjugale par de multiples partenaires ont significativement été plus souvent victimes d'abus sexuels dans l'enfance, plus souvent témoins de violence conjugale entre leurs parents et ont vécu plus souvent des expériences de rôle parental inversé (l'enfant ayant un rôle de parent). Deuxièmement, les résultats soulignent que les irrégularités affectives différencient les deux groupes, mais ne sont pas un médiateur de l'effet des traumatismes d'enfance. Troisièmement, les résultats démontrent que les femmes n'ayant pas résolu leurs problèmes d'attachement sont plus souvent victimes de multiples abus à l'âge adulte. Finalement, cette étude a pu aussi démontrer que les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance sont plus vulnérables à être victimes de violence par de multiples partenaires à l'âge adulte.

La dépendance émotionnelle

En plus des problèmes d'attachement et du vécu traumatisant relié à la violence dans l'enfance ou l'adolescence, la dépendance émotionnelle à l'âge adulte pourrait également jouer un rôle important dans la violence conjugale. Cette partie offrira une définition de la dépendance affective, selon différentes perspectives. Ensuite, des études seront présentées concernant la dépendance émotionnelle, la violence conjugale et l'attachement.

Notion de dépendance affective

La notion de dépendance affective est un concept utilisé fréquemment, faisant habituellement référence à la difficulté à prendre en charge ses propres besoins de façon autonome et indépendante. Le DSM-5 de l'Association psychiatrique américaine (APA) en 2016 présente ainsi le trouble de la personnalité dépendante :

Besoin général et excessif d'être pris en charge, qui conduit à un comportement soumis et « collant » et à une peur de la séparation, qui apparaît au début de l'âge adulte et est présent dans des contextes divers... (p. 289)

Les critères diagnostiques concernent la difficulté à prendre seul des décisions, à assumer les responsabilités importantes de sa vie, à exprimer un désaccord, à initier des projets ou à faire des choses sans solliciter de l'aide. Les critères tiennent compte aussi de la recherche à outrance de soutien et d'approbation, du sentiment de malaise et d'impuissance lorsque seul, par crainte de ne pas pouvoir se débrouiller, de la recherche hâtive d'une autre relation proche lorsqu'une se termine et d'une préoccupation irréaliste par crainte d'être laissé à se débrouiller seul. Cinq manifestations sur huit doivent être présentes selon l'APA pour conclure à un trouble de personnalité dépendante.

Par ailleurs, il existe différentes manières de concevoir le concept de dépendance émotionnelle pathologique. Selon certains auteurs, la dépendance pourrait être en lien avec la dépression, à la fois en tant que facteur de risque que comme expression concomitante et conséquence. Les personnes dépendantes, craignant l'abandon, sont portées à répéter des demandes de réassurance et à adopter un comportement qui peut

provoquer des rejets et des conflits, qui à leur tour peuvent mener à la dépression, au désespoir et à l'acte suicidaire. La dépendance aux personnes, tout comme celle aux produits, pourrait aussi être une façon de s'adapter à la souffrance d'une perte, par exemple, de même qu'une façon de masquer un affect dépressif et de réparer l'estime de soi altérée par le sentiment d'impuissance et d'inefficacité. Finalement, la dépendance pourrait aussi être une conséquence de la dépression, faisant suite à un épisode dépressif. Dans ce cas, il s'agirait d'une dépendance dite secondaire (Versaevel et al., 2013). Les auteurs précisent qu'après la résolution d'un épisode dépressif, les traits de dépendance ne disparaissent pas toujours complètement.

La présente étude s'intéresse spécifiquement à la forme de dépendance affective qui concerne les relations conjugales. Une recherche de Henderson et Cunningham (1993) démontre d'ailleurs que la dépendance émotionnelle d'une femme envers un homme est une forme distincte et singulière de la dépendance plus générale dont les études traitent habituellement. Soulignons que tout être humain présente certains besoins relationnels et donc, on peut considérer qu'il existe une certaine forme de dépendance inévitable et normale envers les autres. Par contre, certaines personnes présentent un niveau de dépendance plus élevé, qui les amène à vivre des problèmes reliés au manque d'autonomie et d'indépendance émotionnelle, engendrant une souffrance cliniquement significative. La présente étude ne prétend pas être en mesure de définir précisément le degré normal de dépendance envers les autres versus celui qui est problématique. Il y sera donc question

de niveaux de dépendance envers les partenaires conjugaux, sans pour autant établir la limite précise de ce qui a trait à la normalité versus la pathologie.

Selon une définition psychologique de la dépendance, celle-ci serait en lien avec l'incertitude d'être aimé, l'établissement pauvre de l'identité et l'autocritique (Birtchnell, 1984). De son côté, Russianoff (1981) soutient que la dépendance comprend des attributs stéréotypés qui sont socialement appris aux femmes, ce qui expliquerait un plus grand nombre de femmes considérées comme dépendantes. Selon elles, même si une femme adopte un style de vie indépendant et des attitudes non stéréotypées envers le rôle des femmes, elle peut encore démontrer des comportements et attitudes de dépendance envers son partenaire, car les femmes grandissent avec la croyance apprise dès le jeune âge que la chose la plus importante dans leur vie est d'avoir un homme avec qui la partager. Certaines attitudes de dépendance envers le partenaire amoureux, perçues socialement comme étant féminines, seraient valorisées à être adoptées par les femmes même si elles sont des caractéristiques vues comme indésirables pour les adultes en général, selon cette auteure.

À la suite de leur étude réalisée auprès de 136 femmes, Henderson et Cunningham (1993) ont affirmé que la dépendance émotionnelle envers les hommes est négativement associée à l'âge, à l'éducation et aux attitudes féministes. De plus, elle serait plus basse pour les femmes qui ont une orientation de carrière.

Dépendance affective, violence conjugale et attachement

Bergman et al. (1988) ont mis en lien la dépendance affective et la violence conjugale. Ces auteurs rapportent que le tiers des femmes de leur étude, hospitalisées pour une opération d'urgence chirurgicale suite à de la violence subie de la part de leur conjoint, présentent un haut niveau de dépendance envers cet homme sur le plan émotionnel. Il y aurait une relation bidirectionnelle entre la violence conjugale vécue par les femmes et leur dépendance au niveau émotionnel et économique (Chronister, 2007).

La peur d'être seule et de ne pas pouvoir trouver un autre partenaire, indicateurs de dépendance, ont aussi été démontrées comme des variables psychologiques qui contribuent aux pressions internes pour rester dans des situations conjugales abusives (Gordon et al., 2004). Dans une étude réalisée auprès de 19 femmes ayant vécu de la violence conjugale, plusieurs femmes interrogées ont d'ailleurs nommé percevoir plus facilement faire face à la douleur de l'abus physique qu'à la peur de la solitude ou de l'inconnu (Smith, Nunley, & Martin, 2013).

Une autre recherche indique aussi que les niveaux élevés de dépendance émotionnelle chez un partenaire maltraité peuvent réduire la probabilité que la personne victime de violence conjugale mette fin à la relation (Bornstein, 2006). Cela pourrait expliquer le fait que plusieurs femmes revivent de la violence conjugale même après avoir été en maison d'hébergement. Dans l'étude longitudinale de Tan et al. (1995) réalisée auprès de 141 femmes, dix semaines après avoir quitté la maison d'hébergement où elles ont reçu

des services d'aide pour violence conjugale, 49 % d'entre elles rapportaient avoir revécu de la violence psychologique et 46 % mentionnaient avoir été de nouveau victimes de violence physique. Six mois plus tard, cette proportion s'élève à 56 % pour la violence psychologique revécue et diminue à 44 % pour la violence physique. Ces chiffres pourraient démontrer l'ampleur du défi de se défaire de l'emprise psychologique d'une relation de violence conjugale, défi qui peut être de taille d'autant plus pour une personne dépendante ayant un attachement insécurisant.

La dépendance est d'ailleurs une caractéristique des personnes qui présentent une insécurité. Tel que mentionné par plusieurs auteurs, les personnes présentant un attachement anxieux sont caractérisées par la peur de l'abandon et la dépendance dans leurs relations intimes à l'âge adulte (Bartholomew & Horowitz, 1991; McKeown, 2014). Dans un contexte de violence conjugale, les personnes ayant un attachement anxieux seraient également aux prises avec un haut niveau de dépendance, (Doumas et al., 2008; Follingstad et al., 2002; Godbout et al., 2017; Karakurt et al., 2016; Kesner et al., 1997; Kesner, & McKenry, 1998; McKeown, 2014; Shechory, 2013).

Hypothèses de recherche

L'objectif de cette étude vise à examiner la nature des liens entre quatre variables principales : le niveau de violence conjugale vécue, le style d'attachement de la femme, la présence d'expériences traumatisantes d'abus ou de violence dans son enfance ou son adolescence et son niveau de dépendance émotionnelle, afin de mieux comprendre le

phénomène de la violence conjugale. Puisque ces facteurs peuvent contribuer au maintien d'une relation malsaine de violence conjugale, une meilleure connaissance de leurs interrelations apparaît souhaitable. Les hypothèses de recherche de cette étude sont les suivantes :

1. Plus le niveau de dépendance émotionnelle est élevé, plus le niveau de violence conjugale vécue au cours de la dernière année est élevé.
2. Plus le niveau de dépendance émotionnelle est élevé, plus les deux dimensions d'attachement, c'est-à-dire l'anxiété d'abandon et l'évitement de l'intimité, sont élevées.
3. Les femmes présentant un style d'attachement non sécurisant de type préoccupé ou craintif rapportent un niveau de violence conjugale au cours de la dernière année plus élevé que les femmes affichant un style d'attachement sécurisant et détaché.
4. Les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent un niveau plus élevé de dépendance émotionnelle que celles ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence.
5. Les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent un niveau de violence conjugale au cours de la dernière année plus élevé que celles ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence.

6. Les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent davantage un style d'attachement non sécurisant de type préoccupé ou craintif, comparativement aux femmes ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence.

Méthode

Cette partie décrira l'étude qui a été réalisée. Les caractéristiques principales des participantes seront tout d'abord présentées, puis les informations concernant le déroulement de l'étude et les questionnaires administrés.

Participantes

Les 51 participantes à cette étude sont des femmes adultes qui, lors de la passation des questionnaires, séjournent en maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale, avec ou sans enfant. Les maisons d'hébergement participantes à l'étude sont toutes situées au Québec, principalement dans la région de Lanaudière : Regard en Elle, le Carrefour pour Elle, Regroup'Elles, la Maison Parados, la Maison Grise et la Maison L'Autre Chez-Soi. L'âge des 51 répondantes varie entre 20 et 74 ans. La moyenne d'âge des participantes est de 37,5 ans ($\bar{ET} = 11,81$). Leur revenu annuel moyen est de 17 756,39 \$ (variant entre 0 et 89 000 \$). Il faut noter que dix personnes n'ont pas répondu à cette question. La scolarité complétée la plus fréquente chez les 47 femmes ayant répondu à cette question (4 personnes n'ayant pas répondu) est une 11^e année, correspondant à un diplôme d'études secondaires. Concernant leur état civil, une personne a dit être mariée, 6 en union de fait, 3 en fréquentation, 17 ont rapporté être divorcées ou séparées, 23 se sont considérées célibataires, au moment de la passation du questionnaire et une participante n'a pas répondu à la question. En moyenne, les personnes ayant

répondu à la question concernant le nombre de mois de fréquentation avant la cohabitation (c'est-à-dire 36 femmes, puisque 15 ont omis de répondre à cette question) rapportent avoir été en relation durant 4 ans et demi environ ($M = 54,77$ mois, $ÉT = 89$), avant d'habiter ensemble. Puis la durée de la cohabitation moyenne, chez les 28 participantes ayant répondu à cette question, est de 8 ans ($M = 8,02$ ans $ÉT = 8,29$). En moyenne, elles rapportent avoir habité plus de six mois avec 2 partenaires durant leur vie ($M = 2,30$, $ÉT = 1,45$). Sur les 50 répondantes à cette question, 17 femmes ont rapporté n'avoir habité plus de 6 mois qu'avec un partenaire durant leur vie, 13 ont rapporté avoir habité avec 2 partenaires, 19 participantes ont mentionné avoir habité avec 3 partenaires et plus et une femme a répondu n'avoir jamais habité avec ses partenaires. Parmi les répondantes, 22 femmes indiquent avoir consulté pour des problèmes de santé mentale seule (25 indiquent que non et 4 n'ont pas répondu) et 5 en couple ou en famille (30 mentionnent que non et 16 n'ont pas répondu à cette question), durant la dernière année. Sur l'ensemble des participantes, 32 femmes n'avaient pas d'enfant de l'union actuelle (c'est-à-dire du dernier conjoint) et les 19 autres répondantes avaient entre un et quatre enfants. Plus précisément, huit femmes avaient un enfant de l'union actuelle, six femmes en avaient deux, quatre femmes en avaient trois et une femme en avait quatre. Une participante était enceinte lorsqu'elle a répondu aux questionnaires. À noter qu'une femme a rapporté un enfant décédé. Vingt-cinq (25) répondantes avaient des enfants issus d'une union précédente, qui varient entre un et cinq enfants, alors que 18 femmes ont mentionné n'avoir aucun enfant d'une union précédente. Huit participantes n'ont pas répondu à la question.

Déroulement

La participation des femmes était sollicitée sur une base volontaire, avec une contribution offerte de 10 \$ en remerciement pour leur apport à la recherche. Seules les femmes présentant un vécu de violence conjugale ont été sollicitées pour l'étude et à un moment jugé opportun, c'est-à-dire après une certaine période d'adaptation à la maison d'hébergement suivant l'arrivée de la femme. Généralement, l'étude était proposée aux personnes après plus de deux semaines d'hébergement, ce qui exclut donc les départs précipités de courts séjours. Une considération importante a aussi été apportée aux aspects plus personnels de chaque femme, notamment quant à sa disponibilité émotionnelle à remplir de tels questionnaires. L'étude et les questionnaires étaient présentés principalement par une intervenante travaillant sur place, étant aussi l'auteure de cette recherche. Étant donné que le recrutement de participantes se faisait lors des périodes de travail de l'intervenante, cela facilitait le choix du moment opportun en considérant la réalité particulière de chacune des femmes. Certaines intervenantes collègues ont aidé aussi à l'administration des questionnaires, notamment en recrutant dans les autres maisons d'hébergement où elles travaillaient également. Toutefois, la majorité des questionnaires ont été présentés à des femmes séjournant à la maison Regard en Elle. Chaque participante a consenti par écrit à ce que les données recueillies servent à des buts de recherche et a été informée que les résultats des recherches seront rapportés de façon anonyme et pour l'ensemble des participantes.

D'autres questionnaires supplémentaires leur étaient aussi donnés à remplir, dans le but de concevoir une base de données accessible à d'autres chercheurs, pour des études ultérieures. Le temps estimé pour la passation de l'ensemble de ces questionnaires est d'environ deux heures. Le montant offert est plutôt à titre symbolique et ne représente pas une rémunération pouvant être qualifiée de significative. Seules les femmes qui étaient en hébergement à la suite d'un vécu de violence conjugale ont été approchées pour leur participation.

Lors de la passation des questionnaires, les femmes pouvaient bénéficier du temps qu'elles souhaitaient pour répondre aux différentes questions à leur rythme. Ainsi, il était possible pour elles de faire des pauses chaque fois qu'elles en ressentaient le besoin lors de la passation des questionnaires. Il était également possible pour elles de consulter une intervenante sur place en maison d'hébergement pour des explications supplémentaires ou pour recevoir de l'aide lorsque les questions faisaient ressurgir des éléments émotionnels problématiques pour elles. Vu la lourdeur des sujets abordés par les questionnaires, il apparaissait important de laisser cette latitude et d'offrir un tel soutien aux participantes qui remplissaient les questionnaires par elles-mêmes. Parfois, lors de besoins particuliers, une intervenante pouvait accompagner la femme tout au long de la passation des questionnaires. Mais en général, une brève rencontre explicative était effectuée avec la femme lors de la remise du cahier de questionnaires, puis lorsque les questionnaires étaient complétés, afin de faire un retour sur l'expérience de passation de questionnaires de la femme. Cette dernière rencontre poursuivait surtout l'objectif d'offrir

un soutien psychologique à la femme concernant les états émotionnels ayant pu ressurgir, suite aux questions posées dans le cahier de questionnaires.

Instruments de mesure

Un cahier comprenant différents questionnaires autorapportés a été distribué aux participantes. Parmi ces questionnaires, ceux qui ont été sélectionnés pour les fins de la présente étude (ci-joint en Appendice) sont les suivants : un questionnaire de renseignements sociodémographiques, un questionnaire sur les abus sexuels et événements de violence survenus pendant l'enfance ou l'adolescence de la répondante, le Questionnaire sur les expériences amoureuses de Brennan, Clark et Shaver (1998), le Questionnaire sur la résolution des conflits conjugaux (CTS2) de Straus, Hamby, Boney-McCoy et Sugarman (1996) et le Questionnaire sur la dépendance émotionnelle d'Henderson et Cunningham (1993).

Questionnaire sociodémographique et questionnaire sur les abus sexuels et événements de violence survenus pendant l'enfance ou l'adolescence

Le questionnaire sociodémographique et celui sur les expériences d'abus et de violence sont des questionnaires maison qui ont été élaborés aux fins de la présente étude. Ils sont utilisés de manière à pouvoir rapporter certaines informations essentielles de base quant à la description des participantes et à leur vécu d'abus sexuels ou d'événements de violence dans l'enfance ou l'adolescence. Le questionnaire sociodémographique comporte 16 questions. Les dix premières concernent les informations suivantes : âge, nombre d'années de scolarité, emploi, statut civil, nombre de partenaires amoureux,

revenu, nombre d'enfants, consultation pour des problèmes de santé mentale. Les six autres questions concernent la violence conjugale vécue : fréquence, départ de la maison, fréquence d'hébergement dans des maisons pour femmes, violence dans les relations de couple précédentes et violence envers les enfants. Le questionnaire sur les abus sexuels et événements de violence survenus pendant l'enfance ou l'adolescence de la répondante comporte, pour sa part, 15 questions, dont 11 ont trait aux abus sexuels. Les quatre autres items concernent la violence psychologique et physique vécue par la participante au cours de son enfance ou de son adolescence ainsi que la violence verbale et physique entre ses parents dont elle a été témoin.

Le questionnaire sur la résolution des conflits conjugaux

Le questionnaire sur la résolution des conflits conjugaux (CTS2) de Straus et al. (1996) et traduit par Lussier (1997) permet d'évaluer le type et le nombre de comportements de violence conjugale subis et perpétrés, dans la dernière année de la relation. Il comprend 78 items qui évaluent les gestes de violence en diverses catégories de comportements : violence psychologique, violence physique, violence sexuelle et blessures. Les comportements de négociation sont aussi rapportés, mais non considérés dans la présente étude. Les types de comportements sont aussi répertoriés en deux grandes catégories, soient les gestes de comportements de violence mineure et ceux de violence majeure. L'échelle de réponses est de type Likert. Le questionnaire comporte huit choix de réponses, variant de 0 à 7 selon la fréquence du geste survenu. Plus précisément, 0 = *le comportement n'est jamais arrivé*, 1 = *une fois au cours de la dernière année*, 2 = *deux*

fois au cours de la dernière année, 3 = trois à cinq fois au cours de la dernière année, 4 = six à dix fois au cours de la dernière année, 5 = onze à vingt fois au cours de la dernière année, 6 = plus de vingt fois au cours de la dernière année. Le choix de réponse 7 réfère, pour sa part, au fait que le comportement soit déjà survenu, mais pas au cours de la dernière année. Ce dernier choix de réponse n'a pas été considéré dans les analyses statistiques effectuées dans le cadre de cette étude, se limitant aux comportements produits ou subis au cours de la dernière année seulement pour la vérification des hypothèses. Pour le calcul des statistiques descriptives, les points milieux ont été utilisés afin d'obtenir un chiffre moyen situé au milieu de l'intervalle représenté par les choix de réponses. Ainsi, pour le choix de réponse 3 (3 à 5 fois au cours de la dernière année), le point milieu est 4, pour la réponse 4 (6 à 10 fois au cours de la dernière année), le point milieu est 8, pour la réponse 5 (11 à 20 fois au cours de la dernière année), le point milieu est 15 et pour la réponse 6 (plus de 20 fois au cours de la dernière année), le point milieu utilisé est 25 (Straus et al., 1996).

Les coefficients alpha varient de 0,79 à 0,95 (Straus et al., 1996). Lévesque (2003) rapporte, dans son étude qu'elle a réalisée auprès d'un groupe de 91 femmes recevant des services de maisons d'hébergement en violence conjugale et d'un groupe de 100 femmes de la population en général, des coefficients de consistance interne qui varient de 0,86 à 0,95. Dans la présente étude, l'indice de consistance interne pour l'ensemble des items est de 0,94, ce qui représente une bonne fiabilité du questionnaire. Plus spécifiquement, en ce qui a trait aux échelles de comportements de violence émis, les

coefficients de consistance interne sont: violence psychologique = 0,79, violence physique = 0,80, violence sexuelle = 0,59 et blessures émises = 0,25. En ce qui concerne les échelles de comportements de violence subis, les coefficients de consistance interne sont : violence psychologique = 0,69, violence physique = 0,91, violence sexuelle = 0,89 et blessures subies = 0,82.

Deux items supplémentaires avaient été ajoutés en lien avec l'identification de la personne dans le couple qui initie les comportements de violence envers le partenaire conjugal. La première question, faisant référence à la violence psychologique, est la suivante : « De manière générale, lorsqu'il y a manifestation d'un ou de plusieurs des comportements suivants dans votre couple : quitter la pièce, rabaisser, engueuler, traiter de noms, insulter, crier, menacer, etc., qui l'initie ou les initie? » Les choix de réponse sont les suivants : « Vous, votre partenaire, les deux ou ne s'applique pas ». La deuxième question supplémentaire, celle-ci faisant référence à la violence physique, est la suivante : « De manière générale, lorsqu'il y a manifestation d'un ou de plusieurs des comportements suivants dans votre couple : gifler, pousser, frapper, lancer un objet, serrer le bras, bousculer, etc., qui l'initie ou les initie? ». Les choix de réponse sont les mêmes.

Le questionnaire sur les expériences amoureuses

Le questionnaire sur les expériences amoureuses élaboré par Brennan et al. (1998) et traduit par Lafontaine et Lussier (2003) est utilisé pour établir le style d'attachement des participantes, à l'aide des deux dimensions de l'attachement, soit l'anxiété d'abandon

ainsi que l'évitement (peur de l'intimité et de l'engagement). Il est composé de 36 items. Les choix de réponses de type échelle de Likert à sept niveaux, indiquent à quel point la personne adhère à l'énoncé (de fortement en désaccord à fortement en accord). La combinaison des deux dimensions d'attachement permet d'établir le style d'attachement des participantes (sécurisant, préoccupé, craintif ou détaché) selon la formule élaborée par Brassard et al. (2012).

Dans une étude de Nettle et Shaver (2006) réalisée auprès de 8318 étudiants (5417 femmes et 2901 hommes), les coefficients alpha dans ce questionnaire sont de 0,92 pour l'anxiété d'attachement et de 0,93 pour l'évitement de l'attachement. Dans leur étude effectuée auprès de 101 couples, Leclerc et al. (2015) rapportent pour ce questionnaire un alpha de Cronbach de 0,90 et de 0,83 pour l'échelle d'anxiété et de 0,86 et 0,81 pour l'échelle d'évitement, pour les femmes et les hommes, respectivement.

Pour ce qui est de la version française du questionnaire, Lafontaine et Lussier (2003) rapportent aussi une bonne consistance interne pour l'échelle d'anxiété (de 0,86 à 0,89) et l'échelle d'évitement (de 0,85 à 0,89) dans des échantillons de la communauté. Brassard, Dupuy, Bergeron et Shaver (2015) démontrent aussi une bonne fiabilité du questionnaire dans son étude réalisée auprès de 556 femmes, avec un alpha de 0,90 pour l'anxiété et un alpha de 0,89 pour l'évitement. Les résultats de la consistance interne obtenus dans la présente étude sont aussi élevés pour la dimension de l'anxiété (0,93) et pour la dimension de l'évitement (0,89).

Le questionnaire sur la dépendance émotionnelle

Le questionnaire sur la dépendance émotionnelle de Henderson et Cunningham (1993) est utilisé pour établir le niveau de dépendance affective rapportée par la participante. Dans la version traduite de ce questionnaire (St-Arnaud & Lussier, 2010), la femme indique son niveau d'indépendance en ce qui a trait à la présence d'un homme dans sa vie, par son niveau de désaccord avec les affirmations qui reflètent de la dépendance envers le partenaire, telles que : « J'aime un homme qui est protecteur envers moi ». Les réponses se font sur une échelle de type Likert à sept niveaux, allant de *Fortement en accord* (1) à *Fortement en désaccord* (7). Les items ont ensuite été recodés de façon à ce qu'un score élevé reflète un niveau élevé de dépendance émotionnelle dans les relations amoureuses.

Le questionnaire avait au départ 30 questions. Les auteurs Henderson et Cunningham (1993) mentionnent avoir ensuite élaboré une version à 20 items pour des raisons de brièveté, bien que les deux versions du questionnaire ne diffèrent guère en termes de qualités psychométriques. La sélection des 20 items s'est réalisée en tenant compte des analyses factorielles, des corrélations entre les items et l'échelle totale, ainsi que des analyses de consistance interne. Cette version abrégée à 20 items a été retenue pour la réalisation de cette étude.

Pour ce qui est des analyses de fiabilité, Henderson et Cunningham (1993) ont obtenu dans leur projet pilote auprès de 60 participantes, un alpha de Cronbach de 0,91 pour ce

questionnaire. Les statistiques de fiabilité effectuées dans le cadre de la présente étude rapportent aussi une bonne consistance interne pour ce questionnaire ($\alpha = 0,87$).

Résultats

Cette section présente les résultats de l'analyse des données de cette étude. Tout d'abord, il y sera présenté un portrait de certaines caractéristiques qui ressortent chez les participantes. Ensuite, un rappel des hypothèses de recherche est fait, avant de présenter les méthodes d'analyse des données et les résultats obtenus de cette recherche.

Caractéristiques des femmes victimes de violence conjugale

Cette section présente certains renseignements concernant les femmes et leur histoire de violence conjugale, leur niveau de dépendance émotionnelle, de même que les styles d'attachement et les expériences d'abus et de violence dans l'enfance ou l'adolescence de ces femmes.

Histoire de violence conjugale

Dans l'échantillon de cette étude, plus de la moitié des participantes, soit 30 femmes (sur les 47 répondants à la question), ont affirmé, dans le questionnaire sociodémographique, être parties plusieurs fois de la maison suite à de la violence conjugale. Pour la plupart des participantes (c'est-à-dire 34 femmes, sur les 50 ayant répondu à la question), il s'agissait de leur première expérience en maison d'hébergement. Dans le même questionnaire, plus de la moitié des participantes, soit 29 femmes (sur les 50 répondantes), affirment aussi avoir vécu de la violence conjugale dans d'autres relations de couple précédentes.

Concernant les comportements de violence envers les enfants, 26 participantes ont répondu que leur conjoint n'avait jamais été violent physiquement envers les enfants, 10 ont mentionné la présence de violence physique et 15 femmes n'ont pas répondu à cette question. Malheureusement, la raison de leur omission n'a pas été révélée, ne permettant pas de statuer sur les raisons de l'absence de réponse. Pour ce qui est de la violence verbale du conjoint envers les enfants, elle est rapportée par 22 participantes, alors que 15 femmes ont affirmé que leur conjoint n'avait jamais été violent verbalement auprès des enfants et 14 personnes n'ont pas répondu à cette question.

Expériences d'agressions sexuelles et de violence dans l'enfance ou l'adolescence

Plus de la moitié des participantes affirment avoir été agressées sexuellement dans l'enfance, soit 27 femmes sur les 51 répondantes. Le nombre d'agresseurs varie entre un et sept. Parmi ces femmes, 10 rapportent avoir été victimes d'agressions sexuelles par un seul abuseur durant l'enfance ou l'adolescence, tandis que 16 rapportent avoir subi ces abus sexuels de la part de deux abuseurs ou plus. Une participante rapportant un vécu d'agressions sexuelles n'a pas spécifié le nombre d'abuseurs. Parmi les différents gestes d'agressions sexuelles subis, 10 femmes rapportent avoir eu des propositions sexuelles verbales, 6 disent avoir été obligées à regarder des scènes sexuelles, 6 femmes ont été victimes de voyeurisme ou d'exhibitionnisme, 22 femmes rapportent avoir subi des attouchements sexuels et 15 femmes rapportent avoir été contraintes à des relations sexuelles complètes ou viols. Chez les 23 participantes qui ont répondu à la question relativement à la fréquence de leurs agressions, cinq mentionnent avoir été victimes

d'abus sexuel une seule fois dans l'enfance ou l'adolescence, quatre femmes mentionnent avoir vécu des abus sexuels entre deux et cinq fois lors de cette période, quatre autres rapportent entre dix et vingt événements d'abus sexuels dans leur enfance ou adolescence, alors que dix personnes mentionnent que cela est survenu tellement de fois qu'elles ne peuvent pas les compter.

En ce qui a trait aux comportements de violence ayant eu lieu entre les parents, sur les 49 répondantes, 37 femmes disent avoir été témoins de violence verbale entre leurs parents dans l'enfance ou l'adolescence (très souvent pour la plupart) et 23 rapportent avoir été témoin de violence physique entre eux. De plus, la majorité des femmes rapportent avoir été victimes de violence verbale et physique de la part de leurs parents dans leur enfance ou adolescence. Plus précisément, 39 femmes sur les 50 ayant répondu à la question mentionnent avoir vécu de la violence verbale de la part de leurs parents. Finalement, 36 participantes rapportent avoir vécu de la violence physique de leur part.

Comportements de violence conjugale

Les résultats d'analyses de fréquence des comportements de violence conjugale subis et perpétrés issus du questionnaire sur la résolution des conflits conjugaux sont présentés dans les Tableaux 2 et 3. La sommation des points milieux pour chaque comportement rapporté a été utilisée, et ce, pour chacun des types de violence, soit : la violence psychologique, la violence physique, la violence sexuelle et les blessures physiques. Il en est de même pour les analyses concernant la violence mineure, majeure et totale.

Le Tableau 2 présente les fréquences de comportements de violence conjugale subis par les femmes et qui ont été commis par leur partenaire. Globalement, dans la présente étude, en additionnant tous les types de violence (psychologique, physique, sexuelle et blessures), les femmes en maison d'hébergement pour violence conjugale rapportent avoir subi de la part de leur conjoint une moyenne de 177 comportements de violence dans la dernière année.

En portant une attention aux scores totaux, en ce qui a trait aux types de violence subis, celle de nature psychologique est la plus souvent rapportée par les femmes. Au total, les participantes de l'étude rapportent avoir subi de leur partenaire une moyenne de près de 80 comportements de violence psychologique au cours de l'année précédant l'étude. Plus spécifiquement, elles rapportent entre 16 et 159 comportements de violence psychologique subis dans la dernière année. Environ 76 % des femmes participant à l'étude rapportent plus de 50 comportements de violence psychologique infligés par leur partenaire et près de 30 % en rapportent plus de 100. Moins de 4 % des femmes hébergées participant à l'étude affirment ne pas avoir subi de violence psychologique de la part de leur partenaire durant la dernière année.

Tableau 2

Nombre de comportements de violence conjugale subis par les femmes

	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Violence psychologique	79,98	42,48
Mineure	52,78	27,25
Sévère	27,20	26,26
Violence physique	54,24	61,10
Mineure	32,14	34,68
Sévère	22,10	30,85
Violence sexuelle	24,43	41,06
Mineure	12,76	21,60
Sévère	11,67	23,95
Blessures physiques	18,18	25,25
Mineures	12,71	16,35
Sévères	5,47	12,09
Violence mineure totale (psychologique, physique, sexuelle et blessures)	110,39	76,92
Violence sévère totale (psychologique, physique, sexuelle et blessures)	66,43	77,12
Violence totale subie	176,82	143,36

En ce qui a trait à la fréquence totale de violence physique, les participantes rapportent avoir subi au cours de la dernière année une moyenne de 54 comportements perpétrés par

leur conjoint à leur endroit. Pour celles qui ont vécu de la violence physique, le nombre de comportements violents dont elles ont été victimes varie entre 1 et 277 comportements d'agression physique durant la dernière année. Plus spécifiquement, plus de 38 % des femmes rapportent avoir subi environ 50 comportements de violence physique et plus durant la dernière année et plus de 16 % des femmes auraient subi plus de 100 comportements de violence physique provenant de leur partenaire, toujours durant la dernière année. Seulement 12 % des femmes hébergées participant à l'étude n'auraient pas subi de violence physique de la part de leur partenaire au cours de la dernière année.

En ce qui a trait à la violence sexuelle, plus de 60 % des participantes affirment avoir vécu de la violence sexuelle de la part de leur partenaire au cours de la dernière année. En moyenne, près de 25 comportements ont été subis dans la dernière année par les participantes. Plus spécifiquement, les femmes qui en ont subi rapportent entre 1 et 141 comportements de violence sexuelle au cours de la dernière année. Environ 25 % des femmes participant à l'étude rapportent avoir vécu plus de 20 comportements de violence sexuelle de la part de leur partenaire, dans la dernière année et environ 20 % des femmes plus de 50.

Par ailleurs, plus de 66 % des participantes rapportent aussi avoir subi au moins une blessure physique, la moyenne étant un peu plus de 18 blessures physiques dans la dernière année. Elles rapportent une moyenne de 13 blessures mineures et une moyenne de cinq blessures sévères. Le nombre de blessures varie entre 1 et 109 blessures au cours

de la dernière année. Plus spécifiquement, plus de 40 % des femmes rapportent avoir subi 10 blessures physiques dans la dernière année et environ 30 % en rapportent plus de 25.

Le Tableau 3 présente les fréquences de comportements de violence conjugale perpétrés par les femmes participant à l'étude à l'endroit de leur partenaire. Globalement, dans la présente étude, en additionnant tous les types de violence (psychologique, physique, sexuelle et blessures), les femmes en maison d'hébergement pour violence conjugale rapportent avoir commis envers leur conjoint une moyenne de 49 comportements de violence dans la dernière année.

Les participantes rapportent avoir commis une moyenne de près de 37 comportements de violence psychologique envers leur partenaire dans la dernière année. Elles mentionnent aussi avoir commis en moyenne, un peu moins de neuf comportements de violence physique envers leur partenaire dans la dernière année et moins d'un comportement de violence sexuelle. Elles rapportent avoir infligé elles-mêmes en moyenne un peu plus de trois blessures physiques à leur partenaire dans la dernière année. Une moyenne de deux blessures mineures et d'une blessure sévère est rapportée par les femmes envers leur partenaire.

Tableau 3

Nombre de comportements de violence conjugale perpétrés par les femmes

	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Violence psychologique	36,67	35,24
Mineure	30,75	28,70
Sévère	5,92	12,24
Violence physique	8,76	14,56
Mineure	5,57	11,34
Sévère	3,20	6,55
Violence sexuelle	0,67	1,80
Mineure	0,55	1,54
Sévère	0,12	0,59
Blessures physiques	3,20	6,73
Mineures	2,12	5,66
Sévères	1,08	4,08
Violence mineure totale (psychologique, physique, sexuelle et blessures)	38,98	38,01
Violence sévère totale (psychologique, physique, sexuelle et blessures)	10,31	15,93
Violence totale perpétrée	49,29	46,62

Dans la présente étude, selon les données recueillies par les questionnaires utilisés, il n'a pas été possible de connaître le contexte ni le but dans lesquels chacun de ces

comportements a été commis, afin de déterminer si les comportements de violence perpétrés par les femmes ont été faits pour se défendre en réponse à la violence du conjoint. Par contre, les participantes de l'étude ont été interrogées à savoir qui, de manière générale, initiait les comportements de violence dans le couple. En ce qui concerne les comportements de violence psychologique (quitter la pièce, rabaisser, engueuler, traiter des noms, insulter, crier, menacer, etc.), la plupart des femmes, soit 35, affirment que c'est leur partenaire qui initiait habituellement ce type de comportement. Par ailleurs, 14 des participantes disent que ces comportements étaient initiés par les deux partenaires, une seule affirme que c'est elle qui initiait ces comportements et une participante a répondu que cette question ne s'applique pas à sa situation. En ce qui concerne les comportements de violence physique (gifler, pousser, frapper, lancer un objet, serrer le bras, bousculer, etc.), 38 des 50 participantes ont affirmé que ces comportements étaient initiés par leur partenaire, de manière générale, tandis que six femmes ont mentionné que ces actes étaient initiés par les deux partenaires. Aucune femme ne mentionne avoir initié elle-même ce type de comportements. Finalement, six femmes ont répondu que cette question ne s'applique pas à leur situation.

Styles d'attachement

Chez les 51 répondantes, seulement 2 femmes présentent un style d'attachement sécurisant. Ainsi, 27 femmes auraient un style d'attachement craintif, 13 seraient de style d'attachement préoccupé tandis que 9 auraient un style d'attachement détaché. Il peut donc être affirmé que presque la totalité des femmes participant à cette étude présente un

style d'attachement non sécurisant. La plupart des femmes, soit 40 sur 51 participantes, présentent un niveau élevé d'anxiété d'abandon (c'est-à-dire un style d'attachement craintif ou préoccupé) et 36 femmes présentent une forte peur de l'intimité (style d'attachement craintif ou détaché). Un peu plus de la moitié des répondantes sont craintives au niveau de l'attachement et donc, présentent à la fois une peur de l'abandon dans leurs relations amoureuses et une peur de l'intimité. Ainsi, elles affichent une représentation négative de soi et des autres.

Dépendance émotionnelle

Les scores recodés au questionnaire de dépendance émotionnelle indiquent le niveau de dépendance émotionnelle envers les hommes. Les répondantes rapportent une moyenne de 81,46 accords avec les énoncés de dépendance sur un total de 140 ($\bar{ET} = 18,99$). Les scores possibles se situent entre 20 (fortement indépendante) et 140 (fortement dépendante), alors que le niveau neutre (indécise) est 80. Donc, il apparaît qu'un certain niveau de dépendance est présent chez les participantes, bien que celui-ci soit léger.

Vérification des hypothèses de recherche

Les hypothèses de cette recherche mettent en lien quatre variables principales chez les participantes, soient : le niveau de violence conjugale vécue, le style d'attachement de la femme, la présence d'expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence et son niveau de dépendance émotionnelle.

La première hypothèse stipule que plus le niveau de dépendance émotionnelle est élevé, plus le niveau de violence conjugale vécue dans la dernière année est élevé. Des corrélations de Pearson ont été effectuées pour analyser les données de dépendance affective en lien avec le niveau de violence conjugale rapporté dans les questionnaires. Les résultats ne démontrent pas de corrélation significative entre le niveau de dépendance émotionnelle des femmes et le nombre total de comportements de violence dont elles ont été victimes au cours de la dernière année ($r = -0,13$, $p = 0,38$), ainsi que pour tous les types de violence : psychologique ($r = -0,04$, $p = 0,79$), physique ($r = -0,11$, $p = 0,46$), sexuelle ($r = -0,13$, $p = 0,36$), et les blessures subies ($r = -0,14$, $p = 0,33$). Ainsi, l'hypothèse de recherche est infirmée. Il est impossible d'affirmer que plus une femme est dépendante émotionnellement, plus elle vit un niveau élevé de violence conjugale, au terme de cette étude.

La deuxième hypothèse, pour sa part, mentionne que plus le niveau de dépendance émotionnelle est élevé, plus les dimensions d'anxiété d'abandon et d'évitement de l'intimité sont élevées. Des corrélations ont été effectuées pour vérifier cette hypothèse. Les résultats des corrélations démontrent que plus une personne présente un niveau de dépendance affective élevé, plus celle-ci présente significativement un niveau élevé d'anxiété d'abandon ($r = 0,59$, $p < 0,001$). Par contre, les résultats ne se sont pas significatifs pour ce qui est du lien entre la dépendance émotionnelle et la dimension d'évitement de l'intimité ($r = -0,12$, $p = 0,40$). Par conséquent, cette hypothèse est partiellement confirmée.

Pour ce qui est de la troisième hypothèse, elle suppose que les femmes présentant un style d'attachement non sécurisant de type préoccupé ou craintif affichent un niveau de violence conjugale plus élevé au cours de la dernière année que les femmes rapportant un style d'attachement sécurisant ou détaché. Un test t a été fait pour vérifier cette hypothèse. Pour celui-ci, deux groupes ont été créés, le premier comportant les styles d'attachement de type préoccupé et de type craintif, et le deuxième regroupant les styles d'attachement de type sécurisant et de type détaché. Ces deux groupes ont été analysés en lien avec le niveau total de violence conjugale subie au cours de la dernière année. Il n'en ressort aucun résultat significatif ($t(49) = -1,81, p = 0,76$). Ainsi, cette hypothèse est infirmée.

La quatrième hypothèse stipule que les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent un niveau plus élevé de dépendance émotionnelle que celles ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence. Différentes analyses statistiques ont été effectuées pour vérifier cette hypothèse. Tout d'abord, un test t a été fait pour vérifier si les personnes abusées sexuellement dans l'enfance ou l'adolescence présentent un niveau de dépendance plus élevé, comparativement à celles n'ayant pas vécu de telles expériences. Il n'en ressort aucun résultat significatif ($t(49) = 0,68, p = 0,50$). Un test t a aussi été fait pour vérifier si les personnes ayant subi de la violence verbale et physique de la part de leurs parents dans l'enfance démontrent un niveau de dépendance plus élevé, comparativement à celles n'ayant pas vécu de telles expériences. Les résultats obtenus ne sont pas significatifs ($t(48) = 1,02, p = 0,31$). Enfin, une corrélation a aussi été effectuée

pour analyser le niveau de dépendance affective en lien avec un score total d'expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence (regroupant la violence verbale ou physique des parents dans l'enfance, vécue envers soi ou comme témoin, en incluant les abus sexuels vécus dans l'enfance ou l'adolescence). Les résultats se sont avérés non significatifs ($r = -0,23, p = 0,11$). L'hypothèse de recherche est donc aussi infirmée.

La cinquième hypothèse soutient que les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent un niveau de violence conjugale plus élevé dans la dernière année que celles ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence. Différentes analyses statistiques ont été réalisées pour tester cette hypothèse. Tout d'abord, un test t a été effectué pour vérifier si les personnes ayant vécu un abus sexuel dans l'enfance ou l'adolescence présentent un niveau de violence conjugale plus élevé au cours de la dernière année, comparativement à celles n'ayant pas vécu de telles expériences. Il n'en ressort aucun résultat significatif ($t(49) = -1,13, p = 0,26$).

Un autre test t a permis de vérifier si le score total de violence subie diffère en fonction d'avoir ou non vécu de la violence verbale ou physique de la part de ses parents dans l'enfance ou l'adolescence. Les résultats se sont avérés non significatifs ($t(48) = -0,62, p = 0,53$). Par ailleurs, des corrélations ont été calculées entre la violence subie et le score total d'expériences traumatisantes vécues dans l'enfance ou l'adolescence (violence verbale ou physique des parents, vécue envers soi ou comme témoin, et les abus sexuels

vécus). Ce lien ne s'est pas avéré significatif ($r = 0,12, p = 0,40$). L'hypothèse de recherche est donc infirmée.

Finalement, la sixième hypothèse indique que les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent davantage un style d'attachement de type préoccupé ou craintif, comparativement à celles ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence. Un tableau croisé a été effectué entre les variables d'abus sexuels vécus dans l'adolescence et les deux styles d'attachement regroupés (sécurisant et évitant; préoccupé et craintif). Les résultats ne sont pas significatifs ($\chi^2(1, N = 50) = 0,53, p = 0,47$). Un autre tableau croisé a été réalisé pour vérifier le lien entre ces deux groupes de styles d'attachement et le fait d'avoir vécu ou non de la violence verbale ou physique dans l'enfance ou l'adolescence. Celui-ci n'a pas démontré de résultat significatif ($\chi^2(1, N = 51) = 0,32, p = 0,57$). Enfin, un test t a aussi été calculé pour la violence verbale ou physique exercée par les parents dans l'enfance (subie ou comme témoin), en fonction des deux groupes d'attachement. Les résultats se sont avérés non significatifs ($t(48) = 0,66, p = 0,51$). Par conséquent, l'hypothèse de recherche est infirmée.

Discussion

Dans cette section, un retour sur les analyses descriptives est présenté, puis les résultats sont discutés en fonction de la spécificité du profil des femmes en maison d'hébergement. De plus, les forces et les limites de cette étude y sont abordées, de même que des pistes d'analyse non explorées pouvant être des voies d'investigation possiblement intéressantes pour des recherches ultérieures.

Retour sur les analyses descriptives

Cette étude a démontré que les femmes en maisons d'hébergement rapportent avoir subi un grand nombre de comportements de violence conjugale de la part de leur conjoint au cours de la dernière année, c'est-à-dire une moyenne de 177 comportements de violence, toutes formes confondues. Elles affirment aussi être pour la plupart parties plusieurs fois de la maison suite à la violence conjugale vécue et en avoir vécu dans d'autres relations de couple précédentes. Leur vécu de violence est donc particulièrement important, ce qui est à prendre en considération dans la compréhension de leur histoire, de leur fonctionnement psychologique et de l'aide à leur apporter.

De plus, la majorité des femmes hébergées participant à cette étude présente un vécu d'expériences traumatisantes dans l'enfance et l'adolescence. Plus de la moitié des participantes rapportent avoir été agressées sexuellement et parmi elles, plusieurs ont subi

des abus sexuels de la part de plus d'un abuseur durant cette période de l'enfance ou l'adolescence. De plus, elles rapportent avoir été victimes de violence verbale et physique par leurs parents pour la plupart et avoir été témoins de violence entre leurs parents. En somme, dans la présente étude, les femmes victimes de violence conjugale présentent un vécu d'expériences dans l'enfance et l'adolescence, empreint de violence et d'abus. Ces résultats appuient ceux obtenus par d'autres auteurs (Alexander, 2009; Bergman et al., 1988; Rinfret-Raynor & Cantin, 1994). Par exemple, l'étude de Rinfret-Raynor et Cantin (1994) démontrant que 54 % des femmes violentées avaient été victimes de mauvais traitements dans leur enfance ou leur adolescence, a été effectuée auprès de 181 femmes, donc un plus grand nombre que dans la présente étude.

Par ailleurs, ces femmes présentent presque toutes un style d'attachement insécurisant, en général associé à une forte anxiété d'abandon. Ces femmes ont une image de soi négative, ne sentent pas qu'elles méritent d'être aimées et éprouvent de la difficulté à être rassurées. Elles interagissent avec leur conjoint qui est la figure d'attachement actuelle en s'accrochant désespérément à lui et en ayant des préoccupations excessives face à leur relation amoureuse, à la recherche souvent d'une plus grande intimité (style préoccupé). La plupart des femmes adoptent un ensemble de comportements qui démontrent à la fois une crainte d'être abandonnée et un désir de plus de proximité, mais aussi une méfiance envers le partenaire amoureux, se traduisant par une peur de l'intimité (style craintif). Certaines plus rares ne présentent que cette peur de l'intimité, sans la crainte d'abandon (style détaché).

Résultats relatifs aux hypothèses de recherche

L'étude démontre un lien significatif entre le niveau de dépendance émotionnelle et l'anxiété d'abandon, ce qui confirme l'hypothèse de recherche à cet effet. Cela met encore plus en évidence la présence de représentations à l'égard d'autrui teintées de la crainte d'être abandonnées, chez ces femmes. L'étude permet donc de dresser un portrait intéressant des femmes hébergées en ce qui concerne ces caractéristiques particulières.

Les hypothèses mettant en lien la violence conjugale en fonction de l'attachement, des expériences traumatisantes et de la dépendance émotionnelle se sont toutes avérées non significatives dans cette étude. Pourtant, d'autres études avaient démontré des liens pertinents entre ces variables, tels que le démontre la recension des écrits.

La première hypothèse stipulait que plus le niveau de dépendance émotionnelle est élevé chez les participantes, plus le niveau de violence conjugale est élevé au cours de la dernière année. Toutefois, ce lien n'a pas été démontré dans la présente étude. Une première explication pourrait être que la dépendance émotionnelle générale envers les hommes n'est tout simplement pas reliée au fait de vivre ou non de la violence conjugale. Cela corrobore la philosophie féministe qui stipule qu'effectivement, la femme n'est pas responsable de la violence conjugale vécue et que personne ne se trouve à l'abri de vivre ce type de violence, peu importe les caractéristiques de la personne concernée. Par conséquent, puisque la violence est la responsabilité de l'homme, il serait plus pertinent de s'attarder à l'identification des caractéristiques de sa personnalité violente qu'aux

caractéristiques de la personnalité de la femme victime. Par contre, il apparaît plausible de croire qu'en raison de leur disposition à un attachement empreint d'insécurité, les personnes aux prises avec une forte dépendance affective soient plus enclines à demeurer auprès du conjoint violent malgré les comportements coercitifs perpétrés par ce dernier. Cette information devrait être prise en compte par les intervenantes en maison d'hébergement et la dépendance émotionnelle pourrait ainsi être une cible d'intervention à intégrer dans leur travail afin d'accroître l'efficacité de l'aide apportée. Des changements chez les femmes à ce niveau pourraient contribuer à freiner la récurrence de violence post-hébergement comme celle démontrée dans la recherche de Tan et al. (1995).

Puisque la fréquence de violence est particulièrement élevée dans la présente étude, les participantes semblent vivre davantage dans un contexte relationnel de violence de type terrorisme patriarcal. Ces comportements sont plus susceptibles de s'aggraver, avec le temps et souvent pernicieusement, tel que le démontre le concept de l'escalade de la violence présenté par Johnson (1995). Ce type de violence se distingue de la violence commune par cette escalade de violence et une dynamique de domination et de contrôle (Johnson, 1995; Laroche, 2007; Walker, 1984). Cette conceptualisation du terrorisme patriarcal permet d'expliquer pourquoi la violence évaluée dans la présente étude n'est pas reliée aux caractéristiques des femmes de l'échantillon. Cette dynamique relationnelle accentuée possiblement par la difficulté à quitter le conjoint, notamment à cause d'une insécurité d'attachement à son égard, pourrait expliquer le grand nombre de

comportements de violence rapporté par les femmes en maison d'hébergement durant la dernière année, de même que la sévérité de la violence vécue et les blessures physiques subies. Ces femmes sont davantage prisonnières d'une relation de couple dysfonctionnelle.

À ce propos, plusieurs auteurs rapportent que la violence physique est souvent un motif de demande d'aide pour les femmes ayant recours aux services d'hébergement (Burczycka & Cotter, 2011; Rinfret-Raynor et al., 2010). Les blessures physiques dont elles sont victimes sont souvent à l'origine de consultation dans un établissement de santé chez les femmes (Laroche, 2007; Rinfret-Raynor & Cantin, 1994).

Selon Bergman et al. (1988), le niveau élevé de dépendance émotionnelle ressort chez des femmes hospitalisées pour une opération d'urgence chirurgicale à la suite de violence conjugale subie. Si la dépendance émotionnelle est en lien avec le maintien de la relation dans un contexte de violence conjugale, comme l'ont démontré plusieurs auteurs (Bornstein, 2006; Chronister, 2007; Gordon et al., 2004; Smith et al., 2013), le suivi des participantes après leur séjour en maison d'hébergement aurait permis d'examiner ce lien. Ces considérations mènent à penser qu'il aurait été plus pertinent aussi d'utiliser dans la présente étude un questionnaire de dépendance émotionnelle spécifique au conjoint actuel et au contexte conjugal au lieu d'un questionnaire de dépendance émotionnelle générale envers les hommes.

Il serait important aussi de prendre en considération l'environnement de ces femmes, propice à apprendre la soumission pour survivre à la violence de contrôle et de coercition. Est-ce que la dépendance est apprise? Étaient-elles dépendantes avant même d'être dans cette relation? Il serait intéressant de vérifier si une fois sortie de la relation violente, cette soumission de la femme envers son conjoint s'estompe. Voilà quelques questions qui mériteraient d'être approfondies davantage.

La deuxième hypothèse stipulait que plus le niveau de dépendance émotionnelle est élevé, plus les deux dimensions d'attachement, c'est-à-dire l'anxiété d'abandon et l'évitement de l'intimité, sont élevées. À cet égard, le lien entre le niveau de dépendance émotionnelle et l'anxiété d'abandon s'est avéré confirmé, ce qui va dans le sens de ce que plusieurs auteurs affirment, en ce qui concerne ces variables dans un contexte de violence conjugale (Doumas et al., 2008; Follingstad et al., 2002; Godbout et al., 2017; Karakurt et al., 2016; Kesner et al., 1997; Kesner & McKenry, 1998; McKeown, 2014; Shechory, 2013). Le lien s'est avéré non significatif avec l'évitement de l'intimité, démontrant que les personnes présentant un évitement de l'intimité ne recherchent pas la présence d'autrui pour la réponse à leur besoin, puisque leurs perceptions sont caractérisées par un modèle des autres négatif (Bartholomew & Horowitz, 1991; Doumas et al., 2008).

La troisième hypothèse, pour sa part, supposait que les femmes présentant un style d'attachement non sécurisant de type préoccupé ou craintif présentent un niveau de violence conjugale plus élevé dans la dernière année que les femmes rapportant un style

d'attachement sécurisant ou détaché. Cette hypothèse ne s'est pas avérée significative, possiblement en raison de l'échantillon trop homogène utilisé. Rappelons que seulement deux femmes sur 51 répondantes présentent un attachement sécurisant et neuf femmes seulement un style détaché (ces deux styles d'attachement ayant été regroupés dans les analyses).

Par ailleurs, il ressort avec évidence que l'attachement est un sujet de grande importance face à la compréhension du vécu de ces femmes, puisque presque la totalité des femmes hébergées présente un style d'attachement insécurisant. Ce résultat va dans le sens de l'étude de Shechory (2013) qui a démontré que les femmes en maison d'hébergement pour violence conjugale présentent des niveaux significativement plus élevés d'anxiété d'attachement et d'évitement de l'intimité que les femmes de la population en général. Cette piste mérite d'être explorée davantage dans de futures recherches.

Par ailleurs, l'anxiété d'abandon, reliée significativement à la dépendance émotionnelle, est aussi relevée chez les personnes ayant des comportements violents dans le couple. On peut ainsi se demander si l'anxiété d'abandon, associée à un attachement préoccupé ou craintif, ne serait pas médiatrice de cette soumission de survie puisque la dépendance seule ne semble pas liée aux comportements violents subis. Plus l'anxiété d'abandon serait élevée, plus la soumission au conjoint serait un mécanisme de survie

s'enracinant fortement chez les femmes vivant dans un contexte de violence conjugale de contrôle et de coercition.

La quatrième hypothèse stipulait que les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent un niveau plus élevé de dépendance émotionnelle que celles ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence. Cette hypothèse n'a pas pu être démontrée de façon significative dans la présente étude. Cependant, notre échantillon étant composé de femmes ayant toutes vécues de la violence conjugale, il se peut que le lien ait été ainsi plus difficile à établir entre ces deux variables, compte tenu de ce troisième élément.

Pour ce qui est de la cinquième hypothèse, elle indiquait que les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent un niveau de violence conjugale plus élevé dans la dernière année que celles ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence. Cette hypothèse n'a cependant pas été significativement liée non plus dans la présente étude. Le niveau de violence conjugale vécu ne s'avère peut-être pas assez varié, étant donné l'échantillon utilisé, qui, rappelons-le, est composé uniquement de femmes hébergées pour violence conjugale.

Par ailleurs, plusieurs auteurs ont démontré des liens entre ces variables (Alexander, 2009; Dutton, 2010; Godbout et al., 2009; Koss et al., 2003; Rinfret-Raynor &

Cantin, 1994; Widom et al., 2008). Il y a certaines particularités dans les échantillons de participantes utilisées pour ces études, qui ont pu faire en sorte de faciliter les liens entre les variables. Par exemple, Widom et al. (2008) ont utilisé comme participants un groupe de personnes ayant vécu des abus physiques et sexuels ainsi que de la négligence dans l'enfance, en comparaison avec un groupe contrôle apparié.

Pour sa part, la recherche d'Alexander (2009) effectuée dans des centres pour femmes utilisait un échantillon de 93 femmes divisées en deux groupes : celles ayant vécu un épisode isolé de violence conjugale et celles ayant été victimes de violence conjugale dans plusieurs relations à l'âge adulte. Les résultats se sont montrés concluants pour distinguer ces deux groupes, démontrant notamment que les femmes victimes de violence conjugale par de multiples partenaires ont significativement été plus souvent victimes d'abus sexuels dans l'enfance et témoins de violence. La comparaison de ces deux groupes a permis aussi de démontrer que celles ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance sont plus vulnérables à être victimes de violence par de multiples partenaires à l'âge adulte.

La sixième et dernière hypothèse, qui soutenait que les femmes ayant vécu des expériences traumatisantes dans l'enfance ou l'adolescence présentent davantage un style d'attachement de type préoccupé ou craintif, comparativement aux femmes ne rapportant pas d'expériences d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence s'est aussi avérée non significative. Pourtant, plusieurs études mentionnées précédemment concernant les liens entre les expériences traumatisantes et la violence conjugale avaient aussi rapporté

des liens significatifs avec l'anxiété au niveau de l'attachement (Alexander, 2009; Dutton, 2010; Godbout et al., 2009; Rinfret-Raynor & Cantin, 1994). Puisque la presque totalité des femmes du présent échantillon (à l'exception de deux) rapporte un style d'attachement insécurisant, il est difficile d'en ressortir des résultats significatifs.

En comparant deux groupes de femmes selon leur vécu d'un épisode isolé de violence conjugale ou de violence conjugale dans plusieurs relations à l'âge adulte, Alexander (2009) avait pu, pour sa part, différencier ces groupes au niveau de l'attachement, démontrant que les femmes n'ayant pas résolu leurs problèmes d'attachement sont plus souvent victimes de multiples abus à l'âge adulte.

Il aurait été intéressant d'évaluer non seulement les expériences traumatisantes dans l'enfance, mais bien la présence de symptômes de stress post-traumatique, car selon Kemp, Rawlings et Green (1991), 84 % des femmes qui ont recours à des maisons d'hébergement pour victimes de violence rencontrent les critères de diagnostic d'état de stress post-traumatique. D'ailleurs, Galano, Hunter, Howell, Miller et Graham-Bermann (2013) ont démontré qu'en contrôlant pour plusieurs variables, les symptômes de stress post-traumatique prédisaient significativement le recours à une maison d'hébergement. Dans des études ultérieures, il serait aussi intéressant de connaître le lien entre l'anxiété d'abandon et la présence de symptômes de stress post-traumatique passé et présent.

Dans la présente étude, les femmes provenaient toutes d'une maison d'hébergement pour victimes de violence conjugale. Elles présentent une très grande homogénéité au niveau de la violence conjugale subie, de même qu'au niveau de certaines caractéristiques individuelles comme leur attachement, les expériences traumatisantes subies en enfance, et le niveau de dépendance émotionnelle, ce qui peut expliquer le faible nombre de résultats significatifs entre les variables. Il aurait été intéressant de comparer ces femmes à celles de la population générale au niveau de chacune de ces variables. Des patrons de résultats différents auraient pu apparaître.

L'étude de Lévesque (2003) démontre d'ailleurs clairement que la violence est plus élevée (peu importe la forme et la sévérité) dans la population des femmes hébergées, comparativement à un échantillon de femmes de la population générale. Plus précisément, ses résultats démontrent que la violence psychologique subie au cours de la dernière année se retrouve 11 fois plus élevée chez les femmes en maison d'hébergement, la violence physique 29 fois plus élevée et la violence sexuelle 28 fois plus élevée que chez les femmes de la population générale, au cours de la dernière année. De plus, son étude démontre que les actes violents subis dans la population générale sont presque exclusivement d'intensité mineure dans la population générale et que les blessures dues à la violence sont quasi inexistantes, ce qui n'est pas le cas dans l'échantillon clinique. Par conséquent, la proportion de violence sévère vécue, ainsi que les blessures subies par les femmes en maison d'hébergement sont non représentatives des femmes en général puisque l'échantillon en milieu clinique vit beaucoup plus de violence.

Forces et limites de l'étude

Le recours à un échantillon de femmes hébergées pour violence conjugale constitue l'une des forces de la présente étude puisqu'il permet d'examiner le vécu spécifique de ces femmes. Par contre, ce choix est aussi limitatif en ce sens qu'il ne permet pas d'établir des liens significatifs entre les variables, lesquels auraient pu ressortir lors d'une comparaison des données entre cet échantillon clinique et celui de femmes de la population en général. Les femmes en maison d'hébergement présentent des éléments communs particuliers, tel qu'il a été démontré par Lévesque (2003).

Bien que l'homogénéité de l'échantillon ne permette pas d'établir des liens significatifs entre les variables à l'étude, le portrait de ces femmes quant à leur vécu de violence, d'expériences traumatisantes en enfance et à leur l'attachement peut constituer une source d'information très utile pour les intervenantes en maison d'hébergement. Les connaissances peuvent contribuer à améliorer l'aide à ces femmes et ainsi amoindrir l'emprise du contexte de domination et de contrôle par le conjoint.

Sachant que ces femmes présentent en grande partie un vécu d'abus ou de violence dans l'enfance ou l'adolescence, il apparaît pertinent de leur offrir un suivi psychothérapeutique tenant compte de cette réalité de leur passé afin de les accompagner davantage dans la résolution de traumatismes d'enfance, par exemple. Guay, Billette et Marchand (2002) ont démontré l'importance des diverses formes de soutien social suite au vécu d'un événement traumatisant, de même que l'adoption de stratégies d'intervention

appropriées, comme l'encouragement à communiquer ouvertement au sujet de l'événement. Ceci aiderait la victime à diminuer ses réponses comportementales inadaptées comme, par exemple, l'évitement émotionnel, qui est en lien avec le développement du trouble de stress post-traumatique. De plus, les interventions favorisant l'adoption de cognitions rationnelles face à l'événement peuvent avoir un effet positif sur la perception que la victime a d'elle-même et de ses réactions lors de l'événement. Les points de vue d'autres personnes peuvent avoir un impact important sur l'interprétation de l'événement chez les victimes, selon ces auteurs.

Par ailleurs, le fait de savoir que l'attachement de ces femmes est habituellement insécurisant, l'éducation au niveau de la dynamique relationnelle à ce sujet, incluant les différentes stratégies utilisées pour accéder à un attachement plus sécurisant et leurs effets, pourrait aider les femmes à mieux comprendre leur vécu conjugal et à prendre conscience de l'importance de sortir de dynamiques malsaines pouvant dégénérer en escalade de violence. L'efficacité des thérapies axées sur la résolution des traumatismes et de l'attachement ainsi que les avenues thérapeutiques centrées sur les émotions, pour les femmes victimes de violence conjugale, peuvent donc être intéressantes à explorer davantage à ce propos.

L'absence d'échantillon de contrôle demeure une limite importante à l'étude. Mentionnons comme autres limites à cette étude le fait que les participantes répondaient par elles-mêmes aux questionnaires en général, dans un délai plus ou moins long de remise de questionnaire. Cela signifie que les femmes ont pu compléter les questionnaires sur un

intervalle de temps différent, seules ou en compagnie d'autres personnes (bien qu'il leur était demandé de les remplir seule ou de solliciter l'aide de l'intervenante au besoin), comme d'autres résidentes de la même maison d'hébergement et donc, certaines ont pu être influencées par d'autres personnes, si celles-ci partageaient leurs réponses ou commentaires concernant les questionnaires. Une surveillance n'a pas été effectuée en ce sens et les femmes bénéficiaient d'une totale liberté quant à l'endroit et au moment où elles complétaient les questionnaires, de même que la possibilité de poursuivre en divers temps la passation à leur rythme. Ainsi, la validité scientifique de cette recherche pourrait être affectée par ces conditions de passation non contrôlées.

De plus, il y a lieu de souligner que certaines questions ont pu être mal comprises par des femmes, qui n'ont, par ailleurs, pas ressenti le besoin de vérifier leur interprétation. Ceci apparaît évident, par exemple, à la question concernant le nombre de fois où la femme est partie de la maison suite à de la violence conjugale vécue. Deux répondantes ont répondu n'être jamais parties de la maison, alors que les participantes recrutées sont toutes des femmes hébergées en maison d'hébergement suite à un vécu de violence conjugale. Il apparaît donc évident que cette question laisse place à diverses interprétations ou suscite des erreurs de compréhension chez les participantes de cette étude. Le nombre d'années de scolarité est un autre exemple, pour laquelle certaines réponses paraissent erronées, les chiffres minimes tels que deux ou trois, qui reviennent à quelques occasions, pouvant donner lieu à des interprétations différentes. Ce chiffre peut effectivement représenter des années du primaire ou du secondaire, par exemple, puisque non précisé dans le

questionnaire. Des études subséquentes pourraient être réalisées avec des questionnaires plus précis et complets, comportant moins de risques de lacunes dans l'interprétation.

Par ailleurs, certaines femmes ont pu vouloir intentionnellement cacher certaines informations par craintes, comme, par exemple, en ce qui concerne les comportements de violence du conjoint envers leurs enfants. Cela pourrait être dû à la peur de l'intervention du Directeur de la Protection de la Jeunesse dans leur famille. D'autres études pourraient donc être pertinentes à effectuer au sujet des renseignements sociodémographiques de la femme, de même que son histoire de violence conjugale et de violence subie par ses enfants.

Cette étude détient l'avantage d'être réalisée dans le milieu d'hébergement des femmes ayant vécu de la violence conjugale, par une intervenante du milieu, étant en contact direct avec les participantes de la recherche. Ceci a pu faciliter le recrutement des femmes, dans le respect favorisé d'une bonne connaissance des procédures, de la philosophie et des valeurs du milieu. Ce genre de recrutement s'avère plutôt délicat, vu la nature des sujets abordés dans les questionnaires, tels les expériences d'événements traumatiques et les comportements mutuels vécus dans les conflits conjugaux. L'immersion dans le milieu s'avérait donc un atout bénéfique au bon déroulement de l'étude, permettant de dresser un portrait de certaines caractéristiques des femmes en maison d'hébergement pour violence conjugale et ainsi, favoriser une meilleure connaissance de qui elles sont et une plus grande compréhension de leur vécu.

Recommandations futures

En plus de la dépendance émotionnelle, l'attachement insécurisant principalement associé à une forte anxiété d'abandon, s'avère une piste pertinente à développer dans des recherches ultérieures. La difficulté à quitter un conjoint violent pourrait être expliquée aussi en grande partie par la présence de cette variable, que l'on retrouve de façon élevée chez les femmes en maison d'hébergement pour violence conjugale. Plus les intervenants auront une idée définie des raisons qui font en sorte que les femmes demeurent dans des situations de violence, plus il sera possible de bien intervenir pour les aider dans leurs choix de vie et démarches, dont celles visant à se sortir des relations de violence conjugale.

En ce qui concerne les expériences de violence en jeune âge, il serait pertinent d'évaluer la présence d'état de stress post-traumatique (ESPT) chez ces femmes dans les études ultérieures, en contexte de psychothérapie ou d'hébergement, pour maximiser l'efficacité des services s'adressant aux femmes victimes de violence conjugale.

Le fait de décider de quitter ou non une relation où il y a de la violence conjugale est influencé par une multitude de facteurs autres que ceux abordés dans cette présente étude. Le processus d'aide doit tenir compte des éléments qui favorisent le maintien dans la relation, de même que ceux qui motivent le changement afin d'offrir un soutien efficace à ces femmes qui sont ambivalentes face à leurs choix. Les devis de recherche qualitatifs pourraient fournir des informations utiles. Par exemple, Galano et al. (2013) abordent dans leur étude certaines raisons qui amplifient la difficulté de la prise de décision des femmes

victimes de violence conjugale à quitter leur partenaire. Les auteurs mentionnent notamment une autre forme de dépendance : la dépendance financière, surtout pour celles ayant moins d'éducation ou aucun revenu personnel. Par ailleurs, ils soulignent aussi que les femmes peuvent craindre les représailles de l'ex-conjoint suite à la rupture. Parmi les problèmes qu'elles craignent avoir à vivre, il y a la gestion des problèmes d'accès pour les enfants en commun et aussi la peur d'être attaquées par l'ex-conjoint ou même tuées. Ces auteurs soulignent un risque 25 fois plus grand pour les femmes séparées d'être attaquées par l'ex-conjoint, ce qui avait été démontré dans l'étude d'Anderson et Saunders (2003). Ceci appuie la grande utilité des maisons d'hébergement qui offrent un service précieux aux femmes qui quittent leur conjoint violent, notamment en leur offrant un lieu sécuritaire et de l'aide pour les démarches judiciaires pouvant accentuer leur protection.

Par ailleurs, des entrevues pourraient permettre d'examiner la confiance que les femmes ont ou non envers le système judiciaire, ce qui pourrait influencer leur prise de décision dans certains cas. Il en est de même pour l'évaluation de la nature des perceptions à l'égard des relations hommes/femmes, qui pourrait démontrer des pistes d'informations intéressantes sur leur niveau d'espoir en de meilleures relations, par exemple. Finalement, il y aurait lieu de s'intéresser à la motivation des femmes à quitter leur conjoint violent et les obstacles à cette décision. Des auteurs tels que Galano et al. (2013) ont fait ressortir des éléments incitatifs qui semblent avoir aussi été mentionnés lors d'interactions avec plusieurs femmes de la présente étude. Tel que mentionné par ces auteurs, les femmes démontraient, par exemple, une préoccupation en ce qui concerne le bien-être des enfants,

les craintes de représailles et l'anticipation de plusieurs facteurs de stress émotionnels et sociaux suite au départ de la maison, comme le fait d'élever un enfant seule. Par ailleurs, l'importance du soutien social a été mentionnée dans l'étude de Tan et al. (1995). Cet élément contributif à la prise en charge personnelle des femmes sur leur vie mériterait aussi d'être exploré davantage dans des études ultérieures.

Conclusion

La présente étude poursuivait différents objectifs, dans le but de faciliter une meilleure compréhension du vécu des femmes victimes de violence conjugale. Tout d'abord, l'étude avait comme premier objectif de dresser un portrait de plusieurs caractéristiques de la population étudiée, c'est-à-dire les femmes en maison d'hébergement pour victimes de violence conjugale avec ou sans enfants. La recherche a donc présenté certains renseignements sociodémographiques concernant les femmes et leur histoire de violence conjugale, leur dépendance émotionnelle, de même que leurs styles d'attachement et leurs expériences d'abus et de violence dans l'enfance ou l'adolescence.

Par ailleurs, l'étude poursuivait également l'objectif de mettre en lien quatre variables principales, c'est-à-dire : le niveau de violence conjugale vécue, le style d'attachement de la femme, la présence d'expériences de traumatismes dans son enfance ou son adolescence et le niveau de dépendance émotionnelle de la femme. Les résultats de cette étude, menée auprès de 51 femmes hébergées pour violence conjugale démontrent que ces femmes présentent des caractéristiques communes. Elles présentent presque toutes un style d'attachement insécurisant. De plus, environ la moitié des femmes hébergées participant à cette étude présente un vécu d'expériences traumatisantes dans l'enfance et l'adolescence.

Les hypothèses de recherche s'avèrent non significatives quant aux relations entre les diverses variables de l'étude. Cela peut s'expliquer par l'homogénéité de l'échantillon utilisé pour la réalisation de cette étude, menée uniquement auprès des femmes hébergées dans des organismes pour victimes de violence conjugale.

Cette recherche ne permet donc pas une analyse exhaustive des différentes variables, telle qui aurait pu ressortir si les femmes en maison d'hébergement avaient été comparées à des participantes de la population en général, par exemple. Elle présente toutefois des informations utiles pour les intervenantes en maison d'hébergement et des avenues de recherche intéressantes pour de futures études.

Références

- Alexander, P. C. (2009). Childhood trauma, attachment, and abuse by multiple partners. *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice, and Policy*, 1(1), 78-88.
- American Psychiatric Association. (2016). *Mini DSM-5 : critères diagnostiques*. Washington, DC : Elsevier Masson.
- Anderson, D. K., & Saunders, D. G. (2003). Leaving an abusive partner: An empirical review of predictors, the process of leaving, and psychological well-being. *Trauma, Violence, & Abuse*, 4(2), 163-191.
- Archer, J. (2000). Sex differences in aggression between heterosexual partners: a meta-analytic review. *Psychological Bulletin*, 126(5), 651-680.
- Archer, J. (2002). Sex differences in physically aggressive acts between heterosexual partners: A meta-analytic review. *Aggression and Violent Behavior*, 7(4), 313-351.
- Bartholomew, K., & Horowitz, L. M. (1991). Attachment styles among young adults: A test of a four-category model. *Journal of Personality and Social Psychology*, 61(2), 226-244.
- Bécar, F. (2009). Remaniement psychique du couple et répétition traumatique : le passage de la fusion à l'altérité. *Le divan familial : revue de thérapie familiale psychanalytique*, 23, 45-58.
- Bergman, B., Larsson, G., Brismar, B., & Klang, M. (1988). Aetiological and precipitating factors in wife battering: A psychosocial study of battered wives. *Acta Psychiatrica Scandinavica*, 77(3), 338-345.
- Birtchnell, J. (1984). Dependence and its relationship to depression. *British Journal of Medical Psychology*, 57(3), 215-225.
- Bornstein, R. F. (2006). The complex relationship between dependency and domestic violence: Converging psychological factors and social forces. *American Psychologist*, 61(6), 595-606.
- Bouchard, C. (1987). Intervenir à partir de l'approche écologique : au centre, l'intervenante. *Service social*, 36(2-3), 454-477.

- Bowlby, J. (1973). *Attachment and loss, vol. II: Separation*. New York, NY: Basic Books.
- Bradbury, T. N., & Lawrence, E. (1999). Physical aggression and the longitudinal course of newlywed marriage. Dans X. B. Arriaga & S. Oskamp (Éds), *Violence in Intimate Relationships* (pp. 181-202). Thousand Oaks: Sage.
- Brassard, A., Dupuy, E., Bergeron, S., & Shaver, P. R. (2015). Attachment insecurities and women's sexual function and satisfaction: The mediating roles of sexual self-esteem, sexual anxiety, and sexual assertiveness. *Journal of Sex Research*, 52(1), 110-119.
- Brassard, A., Péloquin, K., Lussier, Y., Sabourin, S., Lafontaine, M.-F., & Shaver, P. R. (2012, Juillet). *Romantic Attachment in the Clinical and General Population: Norms and Cut-off scores for the ECR*. Communication orale présentée au Congrès de l'International Association for Relationship Research, Chicago, IL.
- Brennan, K. A., Clark, C. L., & Shaver, P. R. (1998). Self-report measurement of adult attachment: An integrative overview. Dans J. A. Simpson & W. S. Rholes (Éds), *Attachment theory and close relationships* (pp. 46-76). New York, NY: Guilford Press.
- Briere, J. (1995). *Professional manual for the trauma symptom inventory*. Odessa, FL: Psychological Assessment Resources.
- Briere, J., Elliott, D. M., Harris, K., & Cotman, A. (1995). Trauma Symptom Inventory: Psychometrics and association with childhood and adult victimization in clinical samples. *Journal of Interpersonal Violence*, 10(4), 387-401.
- Bronfenbrenner, U. (1979). *The ecology of human development: Experiments by nature and design*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Brookoff, D., O'Brien, K. K., Cook, C. S., Thompson, T. D., & Williams, C. (1997). Characteristics of participants in domestic violence: Assessment at the scene of domestic assault. *Journal of the American Medical Association*, 277(17), 1369-1373.
- Burczycka, M., & Cotter, A. (2011). Les refuges pour femmes violentées au Canada, 2010. *Juristat*, 3, 85-002.
- Caetano, R., Schafer, J., & Cunradi, C. B. (2001). Alcohol-related intimate partner violence among white, black, and Hispanic couples in the United States. *Alcohol Research and Health*, 25(1), 58-65.
- Carbonneau (2005). *Violence conjugale. Des spécialistes se prononcent*. Montréal : Éditions du Remue-ménage.

- Cascardi, M., Langhinrichsen, J., & Vivian, D. (1992). Marital aggression: Impact, injury, and health correlates for husbands and wives. *Archives of Internal Medicine*, 152(6), 1178-1184.
- Celani, D. P. (1999). Applying Fairbairn's object relations theory to the dynamics of the battered woman. *American Journal of Psychotherapy*, 53(1), 60-73.
- Charbonnier, G. (2007). Traumatisme, transfert, transformation. *Psychothérapies*, 27(3), 139-148.
- Chronister, K. M. (2007). Contextualizing women domestic violence survivors' economic and emotional dependencies. *American Psychologist*, 62(7), 706-708.
- Cogan, R., & Porcerelli, J. H. (2003). Psychoanalytic psychotherapy with people in abusive relationships: Treatment outcome. *Journal of Aggression, Maltreatment & Trauma*, 7(1-2), 29-46.
- Cohin, E., & Miljkovitch, R. (2007). La mise en place des représentations d'attachement au sein du couple : parts relatives à l'enfance et au conjoint. *Psychologie française*, 52(4), 519-533.
- Collin-Vézina, D., & Milne, L. (2014). Adolescents en centre de réadaptation: évaluation du trauma. *Criminologie*, 47(1), 213-245.
- Comité canadien sur la violence faite aux femmes. (1993). *Un nouvel horizon : éliminer la violence, atteindre l'égalité*. Ottawa : Gouvernement du Canada.
- Dasgupta, S. D. (2002). A framework for understanding women's use of nonlethal violence in intimate heterosexual relationships. *Violence Against Women*, 8, 1364-1389.
- Desrochers, P. (2009). *Une validation de la version canadienne-française du Trauma Symptom Inventory (TSI) de Brière (1995)* (Thèse de Doctorat inédite). Université du Québec à Trois-Rivières, QC, Canada.
- Dick, D. M., Bierut, L., Hinrichs, A., Fox, L., Bucholz, K. K., Kramer, J., & Almasy, L. (2006). The role of GABRA2 in risk for conduct disorder and alcohol and drug dependence across developmental stages. *Behavior Genetics*, 36(4), 577-590.
- Doumas, D. M., Pearson, C. L., Elgin, J. E., & McKinley, L. L. (2008). Adult attachment as a risk factor for intimate partner violence: The "Mispairing" of Partners' attachment styles. *Journal of Interpersonal Violence*, 23(5), 616-634.

- Dubé, L. (1994). Les relations interpersonnelles. Dans R. J. Vallerand (Éd.), *Les fondements de la psychologie sociale* (2^e éd., pp. 329-380). Montréal : Gaëtan Morin.
- Dutton, D. G. (1985). An ecologically nested theory of male violence toward intimates. *International Journal of Women's Studies*, 8, 404-413.
- Dutton, D. G. (1998). *The abusive personality: Violence and control in intimate relationships*. New York, NY: Guilford Press.
- Dutton, D. G. (2010). Anger in intimate relationships. Dans M. Potegal, G. Stemmler, & C. Spielberger (Éds), *International handbook of anger: Constituent and concomitant biological, psychological, and social processes* (pp. 535-544). New York, NY: Springer Science & Business Media.
- Dutton, D. G., Hamel, J., & Aaronson, J. (2010). The gender paradigm in family court processes: Re-balancing the scales of justice from biased social science. *Journal of Child Custody*, 7(1), 1-31.
- Feerick, M. M., Haugaard, J. J., & Hien, D. A. (2002). Child maltreatment and adulthood violence: The contribution of attachment and drug abuse. *Child Maltreatment*, 7(3), 226-240.
- Fiebert, M. S. (2004). References examining assaults by women on their spouses or male partners: An annotated bibliography. *Sexuality and Culture*, 8(3-4), 140-176.
- Follingstad, D. R., Bradley, R. G., Helff, C. M., & Laughlin, J. E. (2002). A model for predicting dating violence: Anxious attachment, angry temperament and need for relationship control. *Violence and Victims*, 17(1), 35-48.
- Galano, M. M., Hunter, E. C., Howell, K. H., Miller, L. E., & Graham-Bermann, S. A. (2013). Predicting shelter residence in women experiencing recent intimate partner violence. *Violence Against Women*, 19(4), 518-535.
- Gelles, R. J. (2000). Estimating the incidence and prevalence of violence against women: National data systems and sources. *Violence Against Women*, 6(7), 784-804.
- Godbout, N., Daspe, M., Lussier, Y., Sabourin, S., Dutton, D., & Hébert, M. (2017). Early exposure to violence, relationship violence, and relationship satisfaction in adolescents and emerging adults: The role of romantic attachment. *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice and Policy*, 9(2), 127-137.
- Godbout, N., Dutton, D. G., Lussier, Y., & Sabourin, S. (2009). Early exposure to violence, domestic violence, attachment representations, and marital adjustment. *Personal Relationships*, 16(3), 365-384.

- Gordon, K. C., Burton, S., & Porter, L. (2004). Predicting the intentions of women in domestic violence shelters to return to partners: Does forgiveness play a role? *Journal of Family Psychology*, 18(2), 331-338.
- Gouvernement du Québec. (1995). *Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister, contrer la violence conjugale. Comité interministériel de coordination en matière de violence conjugale et familiale*. Québec : Gouvernement du Québec.
- Guay, S., Billette, V., & Marchand, A. (2002). Soutien social et trouble de stress post-traumatique : théories, pistes de recherche et recommandations cliniques. *Revue québécoise de psychologie*, 23(3), 165-184.
- Henderson, S. N., & Cunningham, J. D. (1993). Women's emotional dependence on men: Scale construction and test of Russianoff's hypothesis. *Sex Roles*, 28(5-6), 317-334.
- Holtzworth-Munroe, A., & Stuart, G. L. (1994). Typologies of male batterers: Three subtypes and the differences among them. *Psychological Bulletin*, 116(3), 476-497.
- Humphreys, J., Cooper, B. A., & Miaskowski, C. (2010). Differences in depression, posttraumatic stress disorder, and lifetime trauma exposure in formerly abused women with mild versus moderate to severe chronic pain. *Journal of Interpersonal Violence*, 25(12), 2316-2338.
- Iverson, K. M., Gradus, J. L., Resick, P. A., Suvak, M. K., Smith, K. F., & Monson, C. M. (2011). Cognitive-behavioral therapy for PTSD and depression symptoms reduces risk for future intimate partner violence among interpersonal trauma survivors. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 79(2), 193-202.
- Jaspard, M. (2009). Définir et mesurer les violences conjugales. Dans N. Frogneux & P. De Neuter (Éds), *Violences et agressivités au sein du couple* (pp. 23-33). Louvain-La-Neuve : Bruylant-Academia.
- Johnson, D. M., & Zlotnick, C. (2009). HOPE for battered women with PTSD in domestic violence shelters. *Professional Psychology: Research and Practice*, 40(3), 234-241.
- Johnson, M. P. (1995). Patriarchal terrorism and common couple violence: Two forms of violence against women. *Journal of Marriage and Family*, 57(2), 283-294.
- Johnson, M. P. (2006). Conflict and control gender symmetry and asymmetry in domestic violence. *Violence Against Women*, 12(11), 1003-1018.
- Johnson, M. P., & Ferraro, K. J. (2000). Research on domestic violence in the 1990s: Making distinctions. *Journal of Marriage and Family*, 62(4), 948-963.

- Jose, A., & O'Leary, K. D. (2009). Prevalence of partner aggression in representative and clinic samples. Dans K. D. O'Leary & E. M. Woodin (Éds), *Psychological and physical aggression in couples: Causes and interventions*. (pp. 15-35). Washington, DC: American Psychological Association.
- Karakurt, G., Silver, K. E., & Keiley, M. K. (2016). Secure base narrative representations and intimate partner violence: A dyadic perspective. *Journal of Family Violence*, 31(4), 467-477.
- Kemp, A., Rawlings, E. I., & Green, B. L. (1991). Post-traumatic stress disorder (PTSD) in battered women: A shelter sample. *Journal of Traumatic Stress*, 4, 137-148.
- Kesner, J. E., Julian, T., & McKenry, P. C. (1997). Application of attachment theory to male violence toward female intimates. *Journal of Family Violence*, 12(2), 211-228.
- Kesner, J. E., & McKenry, P. C. (1998). The role of childhood attachment factors in predicting male violence toward female intimates. *Journal of Family Violence*, 13(4), 417-432.
- Koss, M. P., Bailey, J. A., Yuan, N. P., Herrera, V. M., & Lichter, E. L. (2003). Depression and PTSD in survivors of male violence: Research and training initiatives to facilitate recovery. *Psychology of Women Quarterly*, 27(2), 130-142.
- Lafontaine, M.-F., & Lussier, Y. (2003). Structure bidimensionnelle de l'attachement amoureux : anxiété face à l'abandon et évitement de l'intimité. *Revue canadienne des sciences du comportement*, 35(1), 56-60.
- Lang, A. J., Stein, M. B., Kennedy, C. M., & Foy, D. W. (2004). Adult psychopathology and intimate partner violence among survivors of childhood maltreatment. *Journal of Interpersonal Violence*, 19(10), 1102-1118.
- Lapierre, S., Côté, I., Buetti, D., Lambert, A., Lessard, G., & Drolet, M. (2015). Conflits entre conjoints ou contrôle des hommes sur les femmes? L'expérience et le point de vue d'enfants et d'adolescents exposés à la violence conjugale. *Enfances, familles, générations*, (22), 51-67.
- Lapointe, G., Lussier, Y., Sabourin, S., & Wright, J. (1994). La nature et les corrélats de l'attachement au sein des relations de couple. *Revue canadienne des sciences du comportement*, 26(4), 551-565.
- Lapointe, R. (2005). *Violence faite aux femmes en relation amoureuse : cahier des participantes*. Document inédit, Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec.

- Laroche, D. (2007). *Contexte et conséquences de la violence conjugale envers les hommes et les femmes au Canada en 2004*. Québec : Institut de la statistique du Québec.
- Larouche, G. (1987), *Agir contre la violence : une approche féministe à l'intervention auprès des femmes battues*. Montréal, QC : Pleine Lune.
- Laughrea, K., Bélanger, C., & Wright, J. (1996). Existe-t-il un consensus social pour définir et comprendre la problématique de la violence conjugale? *Santé mentale au Québec*, 21(2), 93-116.
- Leclerc, B., Bergeron, S., Brassard, A., Bélanger, C., Steben, M., & Lambert, B. (2015). Attachment, sexual assertiveness, and sexual outcomes in women with provoked vestibulodynia and their partners: A mediation model. *Archives of Sexual Behavior*, 44(6), 1561-1572.
- Léveillé, S. (2002). Phénomène de la violence conjugale : questionnements et hypothèses quant à la compréhension psychologique. *Violence conjugale : luttes de femmes et modernité*. Document inédit (pp. 29-32). Montréal : L'Escale pour Elle.
- Léveillé, S., Marleau, J., & Lefebvre, J. (2010). Passage à l'acte familicide et filicide : deux réalités distinctes? *L'Évolution psychiatrique*, 75(1), 19-33. doi: 10.1016/j.evopsy.2007.06.005
- Lévesque, C. (2003). *Liens entre les attributions, la détresse psychologique et la violence conjugale subie par les femmes* (Thèse de doctorat). Université du Québec à Trois-Rivières, QC, Canada.
- Lewis, C. S., Jospitre, T., Griffing, S., Chu, M., Sage, R. E., Madry, L., & Primm, B. J. (2006). Childhood maltreatment, familial violence, and retraumatization: Assessing inner-city battered women. *Journal of Emotional Abuse*, 6(4), 47-67.
- Lindahl, K. M., & Malik, N. M. (1999). Marital conflict, family processes, and boys' externalizing behavior in Hispanic American and European American families. *Journal of Clinical Child Psychology*, 28(1), 12-24.
- Lipsky, S., & Caetano, R. (2009). Definitions, surveillance systems, and the prevalence and incidence of intimate partner violence in the United States. Dans D. J. Whitaker & J. R. Lutzker (Éds), *Preventing partner violence: Research and evidence-based intervention strategies* (pp. 17-40). Washington, DC: American Psychological Association.
- Lussier, Y. (1997). *Traduction française du Revised Conflict Tactics Scales (CTS2)*. Document inédit, Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, QC, Canada.

- Lussier, Y., Wright, J., Lafontaine, M., Brassard, A., & Epstein, N. (2008). L'évaluation et le traitement de la violence conjugale. Dans J. Wright, Y. Lussier, & S. Sabourin (Éds), *Manuel clinique des psychothérapies de couple* (pp. 445-505). Ste-Foy, QC : Presses de l'Université du Québec.
- Main, M., & Goldwyn, R. (1998). *Adult attachment rating and classification systems*. Document inédit, Department of Psychology, University of California, Berkeley.
- Matos, M., Conde, R., & Santos, A. (2014). Multiple victimisation in socially excluded women: From prevalence to meanings. *Procedia-Social and Behavioral Sciences*, 161, 70-76.
- McKeown, A. (2014). Attachment, personality and female perpetrators of intimate partner violence. *Journal of Forensic Psychiatry & Psychology*, 25(5), 556-573.
- Mikulincer, M. (1998). Adult attachment style and affect regulation: Strategic variations in self-appraisals. *Journal of Personality and Social Psychology*, 75(2), 420-435.
- Mikulincer, M., & Shaver, P. R. (2007). *Attachment in adulthood: Structure, dynamics, and change*. New York, NY: Guilford Press.
- Ministères de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du gouvernement du Québec. (2008). *Ne restons pas silencieux : La violence conjugale est inacceptable et souvent criminelle* [Brochure].
- Ministère de la Sécurité publique. (MSP, 2012). *Statistiques 2011 sur la criminalité commise dans un contexte conjugal au Québec*. Québec : Gouvernement du Québec.
- Nicolson, P. (2010). *Domestic violence and psychology: A critical perspective*. New York, NY: Routledge, Taylor & Francis Group.
- Noftle, E. E., & Shaver, P. R. (2006). Attachment dimensions and the big five personality traits: Associations and comparative ability to predict relationship quality. *Journal of Research in Personality*, 40(2), 179-208.
- Oka, M., Sandberg, J. G., Bradford, A. B., & Brown, A. (2014). Insecure attachment behavior and partner violence: Incorporating couple perceptions of insecure attachment and relational aggression. *Journal of Marital and Family Therapy*, 40(4), 412-429.
- O'Leary, D. K., & Cano, A. (2001). Marital discord and partner abuse: Correlates and causes of depression. Dans S. R. Beach (Éd.), *Marital and family processes in depression: A scientific foundation for clinical practice* (pp. 163-182). Washington, DC: American Psychological Association.

- O'Leary, K. D., Woodin, E. M. (Éds, 2009). *Psychological and physical aggression in couples: Causes and interventions*. Washington, DC: American Psychological Association.
- Organisation des Nations Unies. (1993). *Déclaration sur l'élimination de la violence contre les femmes*. Gouvernement des Nations-Unies.
- Ouellet, R., Saint-Jacques, M., & Lindsay, J. (1994). Déclaration de violence selon les sexes. Dans M. Rinfret-Raynor & S. Cantin (Éds), *Violence conjugale : recherches sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal* (pp. 155-176). Boucherville : Gaétan Morin.
- Prud'homme, D. (2006). *La violence conjugale, c'est quoi au juste*. Montréal : Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale.
- Rinfret-Raynor, M., Brodeur, N., Lesieux, É., & Turcotte, M. (2010). *Services d'aide en matière de violence conjugale : état de la situation et besoins prioritaires*. Montréal, QC : Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes.
- Rinfret-Raynor, M., & Cantin, S. (1994). Violence conjugale rapportée par des femmes s'adressant aux services sociaux. Dans *Violence conjugale: recherches sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal* (pp. 3-22). Boucherville, QC : Gaétan Morin.
- Rinfret-Raynor, M., Cantin, S., & Marquis, Y. (1994). État de santé mentale d'un groupe de femmes violentées. Dans M. Rinfret-Raynor & S. Cantin (Éds), *Violence conjugale : recherches sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal* (pp. 131-151). Boucherville, QC : Gaétan Morin.
- Russianoff, P. (1981). *Why do I think I am nothing without a man?* New York, NY: Bantam Books.
- Saunders, D. G. (1996). Feminist-cognitive-behavioral and process-psychodynamic treatments for men who batter: Interaction of abuser traits and treatment models. *Violence and Victims*, 11(4), 393-414.
- Shechory, M. (2013). Attachment styles, coping strategies, and romantic feelings among battered women in shelters. *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*, 57(4), 425-444.
- Sinclair, D. (1985). *Understanding wife assault: A training manual for counsellors and advocating*. Toronto, ON: Ministry of community and social service, family violence program.

- Smith, M., Nunley, B., & Martin, E. (2013). Intimate partner violence and the meaning of love. *Issues in Mental Health Nursing*, 34(6), 395-401.
- St-Arnaud, M., & Lussier, Y. (2010). *Traduction française du Emotional Dependence Questionnaire*. Document inédit, Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, QC, Canada.
- Statistique Canada (2015, 15 janvier). *La violence familiale au Canada : un profil statistique, 2013*. Repéré à <http://www.statcan.gc.ca/daily-quotidien/150115/dq150115a-fra.htm>
- Straus, M. A. (1979). Measuring intrafamily conflict and violence: The conflict tactics (CT) scales. *Journal of Marriage and the Family*, 41, 75-88.
- Straus, M. A. (2009). Why the overwhelming evidence on partner physical violence by women has not been perceived and is often denied. *Journal of Aggression, Maltreatment & Trauma*, 18(6), 552-571.
- Straus, M. A. (2011). Gender symmetry and mutuality in perpetration of clinical-level partner violence: Empirical evidence and implications for prevention and treatment. *Aggression and Violent Behavior*, 16(4), 279-288.
- Straus, M. A., Hamby, S. L., Boney-McCoy, S., & Sugarman, D. B. (1996). The revised conflict tactics scales (CTS2) development and preliminary psychometric data. *Journal of Family Issues*, 17(3), 283-316.
- Straus, M. A., & Gelles, R. J. (1990). How violent are American families? Estimates from the National Family Violence Resurvey and other studies. *Physical Violence in American Families: Risk Factors and Adaptations to Violence in*, 8(145), 95-112.
- Swanson, R. W. (1984). Battered wife syndrome. *Canadian Medical Association Journal*, 130(6), 709-712.
- Tan, C., Basta, J., Sullivan, C. M., & Davidson, W. S. (1995). The role of social support in the lives of women exiting domestic violence shelters: An experimental study. *Journal of Interpersonal Violence*, 10(4), 437-451.
- Trimpey, M. L. (1989). Self esteem and anxiety: Key issues in a abused women's support group. *Issues in Mental Health Nursing*, 10(3-4), 297-308.
- Ulloa, E. C., & Hammett, J. F. (2016). The effect of gender and perpetrator-Victim role on mental health outcomes and risk behaviors associated with intimate partner violence. *Journal of Interpersonal Violence*, 31(7), 1184-1207.

- Versaevel, C., Vinckier, F., Jeanson, R., Defromont, L., Lebouteiller, V., & Lajugie, C. (2013). Liens entre personnalité dépendante, épisode dépressif majeur et tentative (s) de suicide. Dans une population de 108 suicidants, étude des liens entre personnalité dépendante, dépression et différentes variables. *Annales médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 171(4), 232-237.
- Walker, L. E. (1979). *The battered woman*. New York, NY: Harper and Row.
- Walker, L. E. (1984). *The battered woman syndrome*. New York, NY: Springer Publishing Co.
- Whitaker, D. J., & Lutzker, J. R. (2009). *Preventing partner violence: Research and evidence-based intervention strategies*. Washington, DC: American Psychological Association.
- Whitaker, D. J., & Nolon, P. H. (2009). Advancing interventions for perpetrators of physical partner violence: Batterer intervention programs and beyond. Dans D. J. Whitaker & J. R. Lutzker (Éds), *Preventing partner violence: Research and evidence-based intervention strategies* (pp. 169-192). Washington, DC: American Psychological Association.
- Widom, C. S., Czaja, S. J., & Dutton, M. A. (2008). Childhood victimization and lifetime revictimization. *Child Abuse & Neglect*, 32(8), 785-796.
- World Health Organization (2013). *Global and regional estimates of violence against women: Prevalence and health effects of intimate partner violence and non-partner sexual violence*. Italy.

Appendice
Instruments de mesure

QUESTIONNAIRE DE RENSEIGNEMENTS SOCIODÉMOGRAPHIQUES

1. Date de naissance : ____/____/____
2. Nombre d'années de scolarité : ____
3. Emploi actuel : _____
4. État civil : Mariée ☐ Union de fait ☐ Séparée/divorcée ☐ Célibataire ☐ Veuve ☐
En relation de fréquentation ☐
5. a) S'il y a lieu, depuis quand demeurez-vous avec votre partenaire? ____/____/____
b) Quelle a été la durée de vos fréquentations (avant cohabitation) ou depuis combien de temps vous fréquentez-vous? _____
6. Avec combien de partenaire(s) avez-vous cohabité plus de 6 mois _____
(incluant votre partenaire actuel)?
7. Nous aimerions connaître votre revenu annuel personnel avant les déductions d'impôt
(Répondez pour vous seule. N'additionnez pas votre revenu à celui de votre partenaire).
Mon revenu annuel personnel est de: _____
8. Combien d'enfants avez-vous de votre dernière union? _____
Âge de chacun: _____
9. a) Combien d'enfants avez-vous eu d'union(s) précédente(s)? _____
Âge de chacun : _____
b) Avez-vous la garde de ces enfants? Oui ☐ Non ☐
10. Votre conjoint a-t-il déjà été violent verbalement envers vos enfants (crier par la tête, dire des bêtises, rabaisser, etc.)?

☐
Jamais

☐
De temps en temps

☐
Assez souvent

☐
Très souvent
11. Votre conjoint a-t-il déjà été violent physiquement envers vos enfants (taper, frapper avec les mains, les pieds, lancer des objets, battre, etc.)?

☐
Jamais

☐
De temps en temps

☐
Assez souvent

☐
Très souvent

12. Au cours de la **dernière année**, êtes-vous allée consulter un professionnel de la santé mentale (psychologue, travailleur social, psychiatre, etc.)?

Seule : oui ☐ non ☐ Durée: _____ En couple ou en famille : oui ☐ non ☐

Durée: _____

13. Depuis combien de temps vivez-vous de la violence conjugale? _____

14. Combien de fois êtes-vous partie de la maison à cause de problèmes de violence?

15. Combien de fois avez-vous été hébergée dans un centre pour femmes victimes de violence conjugale, incluant celle-ci? _____

16. Avez-vous déjà vécu de la violence conjugale dans vos relations de couple précédentes?

oui ☐ non ☐

**ABUS SEXUEL ET ÉVÉNEMENTS DE VIOLENCE SURVENUS PENDANT
L'ENFANCE OU L'ADOLESCENCE DE LA RÉPONDANTE**

1. Avez-vous déjà été abusée sexuellement pendant votre enfance et/ou adolescence?
Oui ☐ Non ☐

Si oui, répondez aux questions 2 à 10. Si non, passez à la question 11.

2. Quel âge aviez-vous au moment où a débuté l'abus sexuel? _____
3. Quel âge aviez-vous au moment où a cessé l'abus sexuel? _____
4. Combien de personnes ont abusé sexuellement de vous? _____
5. Cochez la ou les personnes qui ont abusé de vous et quel était l'âge de la personne qui abusait de vous à ce moment-là?

	Âge de l'abuseur(e)
<input type="checkbox"/> Père naturel ou adoptif	_____
<input type="checkbox"/> Mère naturelle ou adoptive	_____
<input type="checkbox"/> Frère(s)	_____
<input type="checkbox"/> Sœur(s)	_____
<input type="checkbox"/> Autres membres de la famille (cousin, oncle, tante, grand-père, grand-mère, etc.)	_____
<input type="checkbox"/> Ami(e) de la famille, connaissance (ex. : voisin)	_____
<input type="checkbox"/> Inconnu	_____

6. De quel type d'abus sexuel s'agissait-il?
- ☐ Propositions verbales pour des actes sexuels
- ☐ Obligations de regarder des scènes sexuelles ou des scènes d'abus sexuels.
- ☐ Victime de voyeurisme ou d'exhibitionnisme
- ☐ Attouchements sexuels que vous avez subis ou avez été forcée de pratiquer chez l'abuseur (avec les mains et/ou la bouche ou autres)
- ☐ Relations sexuelles complètes
- ☐ Viol

7. Vous avez subi ces abus sexuels :

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> 1 fois | <input type="checkbox"/> Entre 10 et 20 fois |
| <input type="checkbox"/> Entre 2 et 5 fois | <input type="checkbox"/> Entre 20 et 50 fois |
| <input type="checkbox"/> Entre 5 et 10 fois | <input type="checkbox"/> Tellement de fois que je ne
peux toutes les compter |

8. Pendant combien de temps les abus sexuels ont-ils duré?

- | | | |
|-------------------------------------|--|--|
| <input type="checkbox"/> 0 à 1 mois | <input type="checkbox"/> 6 mois à 1 an | <input type="checkbox"/> 5 ans et plus |
| <input type="checkbox"/> 1 à 3 mois | <input type="checkbox"/> 1 à 3 ans | |
| <input type="checkbox"/> 3 à 6 mois | <input type="checkbox"/> 3 à 5 ans | |

9. Comment l'abuseur(e) a-t-il(elle) réussi à procéder aux abus sexuels sur vous (vous pouvez cocher plus d'une réponse)?

- ☐ Il (elle) me forçait sans violence
☐ Il (elle) me forçait avec violence
☐ Il (elle) a utilisé la séduction
☐ C'était un adulte en qui j'avais confiance

10. À quel âge avez-vous dévoilé ou parlé à quelqu'un des abus dont vous avez été victime? _____

11. Y a-t-il d'autres membres de votre famille d'origine (frères, sœurs) qui auraient été victimes d'abus sexuels ou d'inceste pendant leur enfance ou leur adolescence?

- | | |
|------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> Oui | <input type="checkbox"/> Incertaine, mais vous avez tendance à croire que oui |
| <input type="checkbox"/> Non | <input type="checkbox"/> Je ne sais pas |

12. Y avait-il de la violence verbale entre vos parents (se dire des bêtises, se crier par la tête, se rabaisser, etc.)?

- | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| Jamais | De temps en temps | Assez souvent | Très souvent |

13. Y avait-il de la violence physique entre vos parents (se taper, se frapper avec les mains, les pieds et/ou des objets, se battre, etc.)?

- | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| Jamais | De temps en temps | Assez souvent | Très souvent |

14. Au cours de votre enfance, est-ce que vos parents vous ont rabaissée, engueulée ou criée des bêtises?

☐

Jamais

☐

De temps en temps

☐

Assez souvent

☐

Très souvent

15. Au cours de votre enfance, avez-vous reçu des coups ou avez-vous été frappée ou battue par vos parents (ou l'un d'eux)?

☐

Jamais

☐

De temps en temps

☐

Assez souvent

☐

Très souvent

QUESTIONNAIRE SUR LES EXPÉRIENCES AMOUREUSES

Consigne : Les énoncés suivants se rapportent à comment vous vous sentez à l'intérieur de vos relations amoureuses. Nous nous intéressons à la manière dont **vous vivez généralement ces relations et non seulement à ce que vous vivez dans votre relation actuelle**. Répondez à chacun des énoncés en indiquant jusqu'à quel point vous êtes en accord ou en désaccord. Inscrivez le chiffre correspondant à votre choix dans l'espace réservé à cet effet selon l'échelle suivante :

Fortement en désaccord		Neutre / partagée			Fortement en accord	
1	2	3	4	5	6	7

1. _____ Je préfère ne pas montrer mes sentiments profonds à mon partenaire.
2. _____ Je m'inquiète à l'idée d'être abandonnée.
3. _____ Je me sens très à l'aise lorsque je suis près de mon partenaire amoureux.
4. _____ Je m'inquiète beaucoup au sujet de mes relations.
5. _____ Dès que mon partenaire se rapproche de moi, je sens que je m'en éloigne.
6. _____ J'ai peur que mes partenaires amoureux ne soient pas autant attachés à moi que je le suis à eux.
7. _____ Je deviens mal à l'aise lorsque mon partenaire amoureux veut être très près de moi.
8. _____ Je m'inquiète pas mal à l'idée de perdre mon partenaire.
9. _____ Je ne me sens pas à l'aise de m'ouvrir à mon partenaire.
10. _____ Je souhaite souvent que les sentiments de mon partenaire envers moi soient aussi forts que les miens envers lui.
11. _____ Je veux me rapprocher de mon partenaire, mais je ne cesse de m'éloigner.
12. _____ Je cherche souvent à me fondre entièrement avec mes partenaires amoureux et ceci les fait parfois fuir.
13. _____ Je deviens nerveuse lorsque mes partenaires se rapprochent trop de moi.
14. _____ Je m'inquiète à l'idée de me retrouver seule.
15. _____ Je me sens à l'aise de partager mes pensées intimes et mes sentiments avec mon partenaire.

Fortement en désaccord			Neutre / partagée			Fortement en accord
1	2	3	4	5	6	7

16. _____ Mon désir d'être très près des gens les fait fuir parfois.
17. _____ J'essaie d'éviter d'être trop près de mon partenaire.
18. _____ J'ai un grand besoin que mon partenaire me rassure de son amour.
19. _____ Il m'est relativement facile de me rapprocher de mon partenaire.
20. _____ Parfois, je sens que je force mes partenaires à me manifester davantage leurs sentiments et leur engagement.
21. _____ Je me permets difficilement de compter sur mes partenaires amoureux.
22. _____ Il ne m'arrive pas souvent de m'inquiéter d'être abandonnée.
23. _____ Je préfère ne pas être trop près de mes partenaires amoureux.
24. _____ Lorsque je n'arrive pas à faire en sorte que mon partenaire s'intéresse à moi, je deviens peinée ou fâchée.
25. _____ Je dis à peu près tout à mon partenaire.
26. _____ Je trouve que mes partenaires ne veulent pas se rapprocher de moi autant que je le voudrais.
27. _____ Habituellement, je discute de mes préoccupations et de mes problèmes avec mon partenaire.
28. _____ Lorsque je ne vis pas une relation amoureuse, je me sens quelque peu anxieuse et insécure.
29. _____ Je me sens à l'aise de compter sur mes partenaires amoureux.
30. _____ Je deviens frustrée lorsque mon partenaire n'est pas là aussi souvent que je le voudrais.
31. _____ Cela ne me dérange pas de demander du réconfort, des conseils ou de l'aide à mes partenaires amoureux.
32. _____ Je deviens frustrée si mes partenaires amoureux ne sont pas là quand j'ai besoin d'eux.
33. _____ Cela m'aide de me tourner vers mon partenaire quand j'en ai besoin.

Fortement en désaccord			Neutre / partagée			Fortement en accord
1	2	3	4	5	6	7

34. _____ Lorsque mes partenaires amoureux me désapprouvent, je me sens vraiment mal vis-à-vis moi-même.
35. _____ Je me tourne vers mon partenaire pour différentes raisons, entre autres pour avoir du réconfort et pour me faire rassurer.
36. _____ Je suis contrariée lorsque mon partenaire passe du temps loin de moi.

© Développé par Brennan, Clark, & Shaver (1998). Traduit et adapté par Yvan Lussier, Ph.D. (1998).

QUESTIONNAIRE SUR LA RÉSOLUTION DES CONFLITS CONJUGAUX (CTS2)

Vous trouverez ci-dessous une liste de moyens qui peuvent avoir été utilisés lorsque votre conjoint et vous étiez en désaccord. Encerclez le nombre de fois que vous avez utilisé ces moyens et combien de fois votre partenaire les a utilisés au cours de la dernière année. Si vous ou votre partenaire n'avez pas utilisé ces moyens au cours de la dernière année, mais que vous les avez déjà utilisés, encerclez le chiffre 7.

- | | |
|---|---|
| 1 = 1 fois au cours de la dernière année | 5 = 11 à 20 fois au cours de la dernière année |
| 2 = 2 fois au cours de la dernière année | 6 = + de 20 fois au cours de la dernière année |
| 3 = 3 à 5 fois au cours de la dernière année | 7 = pas au cours de la dernière année, mais c'est déjà arrivé avant |
| 4 = 6 à 10 fois au cours de la dernière année | 0 = ceci n'est jamais arrivé |

1. J'ai montré à mon partenaire que j'étais attachée à lui, même si nous étions en désaccord.	1	2	3	4	5	6	7	0
2. Mon partenaire m'a montré qu'il était attaché à moi, même si nous étions en désaccord.	1	2	3	4	5	6	7	0
3. J'ai expliqué à mon partenaire mon point de vue concernant notre désaccord.	1	2	3	4	5	6	7	0
4. Mon partenaire m'a expliqué son point de vue concernant notre désaccord.	1	2	3	4	5	6	7	0
5. J'ai insulté mon partenaire ou je me suis adressée à lui en sacrant.	1	2	3	4	5	6	7	0
6. Mon partenaire m'a fait cela.	1	2	3	4	5	6	7	0
7. J'ai lancé un objet à mon partenaire qui pouvait le blesser.	1	2	3	4	5	6	7	0
8. Mon partenaire m'a fait cela.	1	2	3	4	5	6	7	0
9. J'ai tordu le bras ou j'ai tiré les cheveux de mon partenaire.	1	2	3	4	5	6	7	0
10. Mon partenaire m'a fait cela.	1	2	3	4	5	6	7	0
11. J'ai eu une entorse, une ecchymose (un bleu) ou une petite coupure à cause d'une bagarre avec mon partenaire.	1	2	3	4	5	6	7	0
12. Mon partenaire a eu une entorse, une ecchymose (un bleu) ou une petite coupure à cause d'une bagarre avec moi.	1	2	3	4	5	6	7	0
13. J'ai respecté le point de vue de mon partenaire lors d'un désaccord.	1	2	3	4	5	6	7	0
14. Mon partenaire a respecté mon point de vue lors d'un désaccord.	1	2	3	4	5	6	7	0
15. J'ai obligé mon partenaire à avoir des relations sexuelles sans condom.	1	2	3	4	5	6	7	0
16. Mon partenaire m'a fait cela.	1	2	3	4	5	6	7	0
17. J'ai poussé ou bousculé mon partenaire.	1	2	3	4	5	6	7	0
18. Mon partenaire m'a fait cela.	1	2	3	4	5	6	7	0

1 = 1 fois au cours de la dernière année	5 = 11 à 20 fois au cours de la dernière année
2 = 2 fois au cours de la dernière année	6 = + de 20 fois au cours de la dernière année
3 = 3 à 5 fois au cours de la dernière année	7 = pas au cours de la dernière année, mais c'est déjà arrivé avant
4 = 6 à 10 fois au cours de la dernière année	0 = ceci n'est jamais arrivé
19. J'ai utilisé la force (comme frapper, maintenir au sol, utiliser une arme) pour obliger mon partenaire à avoir des relations sexuelles orales ou anales.	1 2 3 4 5 6 7 0
20. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
21. J'ai menacé mon partenaire avec un couteau ou une arme.	1 2 3 4 5 6 7 0
22. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
23. Je me suis évanouie après avoir été frappée à la tête lors d'une bagarre avec mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
24. Mon partenaire s'est évanoui après avoir été frappé à la tête lors d'une bagarre avec moi.	1 2 3 4 5 6 7 0
25. J'ai traité mon partenaire de gros ou de laid.	1 2 3 4 5 6 7 0
26. Mon partenaire m'a traitée de grosse ou de laide.	1 2 3 4 5 6 7 0
27. J'ai donné un coup-de-poing à mon partenaire ou je l'ai frappé avec un objet qui aurait pu le blesser.	1 2 3 4 5 6 7 0
28. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
29. J'ai détruit quelque chose qui appartenait à mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
30. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
31. J'ai consulté un médecin à la suite d'une bagarre avec mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
32. Mon partenaire a consulté un médecin à la suite d'une bagarre avec moi.	1 2 3 4 5 6 7 0
33. J'ai tenté d'étrangler mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
34. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
35. J'ai hurlé ou crié après mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
36. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
37. J'ai projeté brutalement mon partenaire contre le mur.	1 2 3 4 5 6 7 0
38. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
39. J'ai dit que j'étais certaine que nous pouvions résoudre un problème.	1 2 3 4 5 6 7 0
40. Mon partenaire était certain que nous pouvions le résoudre.	1 2 3 4 5 6 7 0
41. J'aurais eu besoin de consulter un médecin à la suite d'une bagarre avec mon partenaire, mais je ne l'ai pas fait.	1 2 3 4 5 6 7 0
42. Mon partenaire aurait eu besoin de consulter un médecin à la suite d'une bagarre avec moi, mais il ne l'a pas fait.	1 2 3 4 5 6 7 0

1 = 1 fois au cours de la dernière année	5 = 11 à 20 fois au cours de la dernière année
2 = 2 fois au cours de la dernière année	6 = + de 20 fois au cours de la dernière année
3 = 3 à 5 fois au cours de la dernière année	7 = pas au cours de la dernière année, mais c'est déjà arrivé avant
4 = 6 à 10 fois au cours de la dernière année	0 = ceci n'est jamais arrivé
43. J'ai battu mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
44. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
45. J'ai agrippé brusquement mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
46. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
47. J'ai utilisé la force (comme frapper, maintenir au sol, utiliser une arme) pour obliger mon partenaire à avoir des relations sexuelles.	1 2 3 4 5 6 7 0
48. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
49. Lors d'un désaccord, je suis sortie de la pièce, de la maison ou de la cour bruyamment.	1 2 3 4 5 6 7 0
50. Mon partenaire a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
51. J'ai insisté pour avoir des relations sexuelles avec mon partenaire alors qu'il ne voulait pas (mais sans utiliser la force physique).	1 2 3 4 5 6 7 0
52. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
53. J'ai giflé mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
54. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
55. J'ai subi une fracture à la suite d'une bagarre avec mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
56. Mon partenaire a subi une fracture à la suite d'une bagarre avec moi.	1 2 3 4 5 6 7 0
57. J'ai menacé mon partenaire afin d'avoir des relations sexuelles orales ou anales.	1 2 3 4 5 6 7 0
58. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
59. J'ai proposé un compromis lors d'un désaccord.	1 2 3 4 5 6 7 0
60. Mon partenaire a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
61. J'ai brûlé ou ébouillanté mon partenaire volontairement.	1 2 3 4 5 6 7 0
62. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
63. J'ai insisté auprès de mon partenaire pour avoir des relations sexuelles orales ou anales (mais je n'ai pas utilisé la force physique).	1 2 3 4 5 6 7 0
64. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
65. J'ai accusé mon partenaire d'être nul comme amant.	1 2 3 4 5 6 7 0
66. Mon partenaire m'a accusée de cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
67. J'ai fait quelque chose pour contrarier mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0
68. Mon partenaire m'a fait cela.	1 2 3 4 5 6 7 0
69. J'ai menacé de frapper ou de lancer un objet à mon partenaire.	1 2 3 4 5 6 7 0

70. Mon partenaire m'a fait cela.	1	2	3	4	5	6	7	0
71. À la suite d'une bagarre avec mon partenaire, j'ai ressenti une douleur physique jusqu'au lendemain.	1	2	3	4	5	6	7	0
72. À la suite d'une bagarre survenue entre nous, mon partenaire a ressenti une douleur physique jusqu'au lendemain.	1	2	3	4	5	6	7	0
73. J'ai donné un coup de pied à mon partenaire.	1	2	3	4	5	6	7	0
74. Mon partenaire m'a fait cela.	1	2	3	4	5	6	7	0
75. J'ai utilisé des menaces pour avoir des relations sexuelles avec mon partenaire.	1	2	3	4	5	6	7	0
76. Mon partenaire m'a fait cela.	1	2	3	4	5	6	7	0
77. Lors d'un désaccord, j'ai accepté d'essayer la solution que mon partenaire a proposée.	1	2	3	4	5	6	7	0
78. Mon partenaire a accepté d'essayer la solution que j'ai proposée.	1	2	3	4	5	6	7	0

	Vous	Votre partenaire	Les deux	Ne s'applique pas
1. De manière générale, lorsqu'il y a manifestation d'un ou plusieurs des comportements suivants dans votre couple : quitter la pièce, rabaisser, engueuler, traiter de noms, insulter, crier, menacer, etc., qui l'initie ou les initie?	1	2	3	4
2. De manière générale, lorsqu'il y a manifestation d'un ou de plusieurs des comportements suivants dans votre couple : gifler, pousser, frapper, lancer un objet, serrer le bras, bousculer, etc., qui l'initie ou les initie?	1	2	3	4
	Jamais	De temps en temps	Assez souvent	Très souvent
1. Avez-vous utilisé les comportements suivants envers vos enfants : crier par la tête, dire des bêtises, rabaisser, etc.?	0	1	2	3
2. Avez-vous utilisé les comportements suivants envers vos enfants : taper, frapper avec les mains ou avec les pieds, lancer des objets, battre, geste d'intimidation, etc.?	0	1	2	3

QUESTIONNAIRE SUR LA DÉPENDANCE ÉMOTIONNELLE

Veillez indiquer, sur une échelle de 1 à 7, jusqu'à quel point vous êtes en accord ou en désaccord avec chacune des affirmations. Veuillez répondre avec le plus d'honnêteté possible et encrer un chiffre pour chacune des affirmations.

	Fortement en accord	En accord	Légèrement en accord	Indécise	Légèrement en désaccord	En désaccord	Fortement en désaccord
1. J'aime un homme qui est protecteur envers moi.	1	2	3	4	5	6	7
2. J'aime pouvoir compter sur un homme.	1	2	3	4	5	6	7
3. Je pense que ce serait merveilleux d'avoir un homme qui prend les décisions pour moi que je considère majeures ou difficiles.	1	2	3	4	5	6	7
4. Si pour une raison quelconque l'homme de ma vie ne peut venir avec moi à une réunion sociale, je suis aussi à l'aise et contente d'y aller seule.	1	2	3	4	5	6	7
5. J'aime un homme qui sent qu'il ne peut vivre sans moi.	1	2	3	4	5	6	7
6. Une relation idéale existe lorsque l'homme et la femme sont tout l'un pour l'autre.	1	2	3	4	5	6	7
7. Vivre quelque chose comme un lever de soleil est aussi émouvant pour moi si je suis seule que si j'ai un homme à mes côtés.	1	2	3	4	5	6	7
8. Je suis ou je serais bien de demeurer célibataire pendant toute ma vie.	1	2	3	4	5	6	7
9. Une femme sans un homme dans sa vie peut se sentir complète.	1	2	3	4	5	6	7
10. Je me sens vide lorsque l'homme de ma vie n'est pas avec moi.	1	2	3	4	5	6	7
11. Ma vie a du sens que j'aie ou non un homme avec qui la partager.	1	2	3	4	5	6	7

	Fortement en accord	En accord	Légèrement en accord	Indécise	Légèrement en désaccord	En désaccord	Fortement en désaccord
12. C'est important pour moi d'avoir un homme dans ma vie qui tient à moi plus qu'à toutes les autres femmes.	1	2	3	4	5	6	7
13. Il est possible pour moi de me sentir complète sans avoir un homme dans ma vie.	1	2	3	4	5	6	7
14. Idéalement, l'homme de ma vie voudrait prendre soin et s'occuper de moi.	1	2	3	4	5	6	7
15. Sans l'homme de ma vie, je suis ou je serais comme un casse-tête dont il manque une pièce.	1	2	3	4	5	6	7
16. Avoir un homme dans ma vie est agréable, mais n'est pas essentiel à mon bonheur.	1	2	3	4	5	6	7
17. Lorsque je sors, je me sens plus en sécurité d'être accompagnée par un homme que d'être seule ou avec d'autres femmes.	1	2	3	4	5	6	7
18. C'est important pour moi d'avoir un homme dans ma vie que je sens être « le mien ».	1	2	3	4	5	6	7
19. Je n'aime pas qu'un homme soit possessif envers moi.	1	2	3	4	5	6	7
20. J'aime mener mes propres batailles, même si l'homme de ma vie est avec moi.	1	2	3	4	5	6	7